
BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 09857 990 5


No. 4004.164
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878

LOUIS D'ORLÉANS

DANS LES ALPES

1896-1898

MONT-BLANC — AIGUILLE DU MIDI
MONT-ROSE — MONT-CERVIN



LA MER DE GLACE

PARIS
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8

1900

DANS LES ALPES

1896-1898

LOUIS D'ORLÉANS

DANS LES ALPES

1896-1898

MONT-BLANC — AIGUILLE DU MIDI
MONT-ROSE — MONT-CERVIN



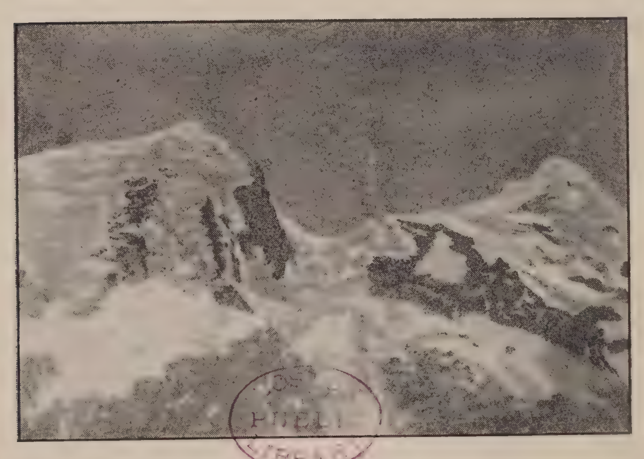
LA MER DE GLACE

PARIS
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8

1900



OBSERVATOIRE DU SOMMET DU MONT-BLANC.



LE MONT-MAUDIT ET LE MONT-BLANC DU TACUL
VUS DES GRANDS-MULETS.

AU MONT-BLANC

(15 ET 16 SEPTEMBRE 1896)

Pierre d'Orléans. — Louis d'Orléans. — (Antoine d'Orléans.) — Candido de Guimaräës. — Hubert Archer. — Albert Latapie, domestique. — (Augustin Damen, *id.*) — Guides : Frédéric Payot, Alphonse Payot, Joseph Charlet, François Couttet, Porteurs : Jules Ravanel, Edouard Ravanel, Léon Bazan, Jules Simon des Bois, Charles Édouard.

Peu gaie, notre arrivée à Chamonix! Il est 5 heures de l'après-midi, et depuis le matin le temps ne fait qu'empirer. Le Mont-Blanc a mis son chapeau, et, de toute la chaîne c'est à peine si l'on aperçoit le haut des glaciers des Bossons et de Taconnaz dont les crevasses ont des teintes livides; sur la route, le vent du Sud-Ouest, tiède, humide, soulève la poussière en tourbillons annonçant l'orage. S'il allait nous empêcher de monter au Mont-Blanc!

A l'hôtel, chez les guides, en ville, on est peu rassurant; seul, M. Janssen (1), chez qui

(2) M. Janssen, membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire de Meudon, a fondé au Mont-Blanc deux Observatoires, l'un aux Grands Mulets, l'autre au plus haut sommet. Ce savant éminent passe une partie de la belle saison à Chamonix.

nous dînons, espère encore, appuyé de son baromètre. — A 8 heures, l'orage éclate : les éclairs se succèdent sans relâche, et le bruit du tonnerre, roulant de montagne en montagne, ébranle la vallée; puis la pluie commence, et c'est sous des torrents d'eau que nous regagnons l'hôtel.

Le lendemain, à 5 heures du matin, un moment d'espoir! Le ciel est pur et la chaîne du Mont-Blanc, toute saupoudrée de neige fraîche, étincelle au soleil levant. Mais bientôt, au bas de la vallée, apparaît un point noir qui grandit à chaque instant; de tous les côtés à la fois arrivent des nuages; la pluie se met à tomber, fine et froide, plus menaçante que l'orage d'hier.

Que faire? Renoncer à l'ascension, pour aujourd'hui du moins! C'est ce que nous conseillent les guides : pourtant nous espérons encore. A 9 heures enfin, le temps semble vouloir s'éclaircir; une lutte s'engage entre les vents d'Ouest et d'Est; à 9 heures et demie c'est notre allié qui l'emporte et les nuages, en longues bandes blanches, descendent le long des montagnes vers le bas de la vallée. En avant pour le Mont-Blanc! Il pleut bien encore un peu; mais, bah! M. Janssen répond du temps, et la chance est toujours pour nous.

A 10 heures, notre caravane quitte Chamonix, et peu après, laissant la grande route à droite, s'engage sur le sentier de Pierre-Pointue. Le

chemin est facile et notre pied encore léger. Aussi, en moins de deux heures, sommes-nous à la cabane de ce nom, au pied de l'Aiguille du Midi et au bord du glacier des Bossons. Trois quarts d'heure d'arrêt pour déjeuner ; puis, en route ! Nos guides sont maintenant au complet : nous formons en tout une troupe de 16 personnes.

En trois quarts d'heure nous atteignons Pierre-à-l'Échelle, à l'entrée du glacier ; là-bas, au milieu des neiges, se dressent les Grands-Mulets, notre but d'aujourd'hui ; ils semblent tout près, et pourtant trois heures de chemin nous en séparent encore.

Le temps qui s'était de nouveau recouvert s'éclaircit tout à coup ; les uns après les autres, les pics apparaissent : voilà enfin le Mont-Blanc dans une auréole de nuages qui le fait paraître encore plus haut.

Le cœur joyeux, nous nous engageons sur le glacier ; le chemin d'ailleurs est aujourd'hui facile, la neige nouvelle a rempli la plupart des crevasses, et seules, les plus grandes, faciles à contourner, nous montrent leurs fonds aux teintes bleues, vertes, effrayantes.

Nous longeons ici des séracs magnifiques dont les uns ont plus de 10 mètres de hauteur, énormes blocs de glace aux nuances vertes, prêts à s'écrouler sous la poussée du glacier dont ils symbolisent la puissance et à broyer tout ce qui se trouvera sous eux. Ce n'est heureusement d'ordinaire qu'au printemps et pendant la nuit

que ces chutes ont lieu. Le principal danger de ce passage provient surtout, paraît-il, des pierres qui parfois, à l'heure du dégel, se détachent de l'Aiguille du Midi.

A droite, les guides nous montrent, à travers les crevasses et les séracs, le chemin, bien autrement difficile, de la montagne de la Côte, suivi par Jacques Balmat, lors de sa première ascension.

C'est maintenant que commence la partie la plus pénible de la traversée des glaciers : la jonction. Les glaciers de Bossons et de Taconnaz, *marchant* ici côte à côte avec des vitesses différentes, forment entre eux une sorte de ravin dans lequel les blocs, entassés pêle-mêle, alternent avec de profondes crevasses. Il faut chercher son chemin à travers ce dédale de ruines naturelles, contourner les séracs, sauter les crevasses, ou même, quand le glacier est mauvais, les passer sur des échelles.

Les guides nous attachent par groupes, plutôt par précaution que par nécessité ; car aujourd'hui la jonction ne présente aucun danger. En moins d'une demi-heure, d'ailleurs, nous atteignons l'autre bord : le glacier de Taconnaz, juste au-dessous des Grands-Mulets. Encore une montée en zigzag, assez pénible dans la neige ici profonde, puis une petite escalade de quelques mètres, et nous nous trouvons sur la plate-forme qui porte l'hôtellerie : il est un peu moins de 5 heures. — Vite, nous entrons, car il fait déjà

froid dehors et nos pieds sont gelés. Puis, réchauffés, nous ressortons : le soleil se couche en ce moment; à nos pieds, Chamonix, éclairé de ses derniers rayons, nous apparaît dans tous ses détails. Nous nous amusons, avec la longue vue de l'hôtellerie, à rechercher les endroits connus; nous apercevons même, dans le jardin de l'hôtel d'Angleterre, M. de Guimarâës, père de notre compagnon Candido, qui, de son côté, nous examine avec la lunette de l'hôtel.

Puis, nous visitons l'Observatoire de M. Janssen, construit en 1889, avant celui du sommet. Il contient, comme l'autre, un météorograpbe donnant automatiquement pendant huit mois les indications relatives au vent, à l'hygrométrie, à la pression atmosphérique, à la température, etc.

Après le dîner, très bon pour l'altitude, nous ressortons, et, à 8 heures, comme il a été convenu avec M. Janssen, nous allumons un feu de Bengale rouge qui, pendant quelques minutes éclaire tout le rocher. — La vallée ne tarde pas à répondre ; là-bas, au bout de Chamonix, une lueur bleue nous souhaite bonne nuit.

Nous rentrons nous coucher, Pedro, Candido et Archer à l'hôtellerie, Antoine et moi, à la cabane de l'Observatoire que M. Janssen avait aimablement mise à notre disposition.

Bientôt nous nous endormons, et seul le bruit des avalanches qui gronde autour de nous parvient à interrompre pour quelques instants notre sommeil d'ascensionnistes fatigués.

A 3 heures du matin, brusque réveil! Les habitants de l'hôtellerie, ayant assez dormi, viennent me chercher en toute hâte. Précipitation inutile d'ailleurs; car les guides ne sont pas pressés : ils attendent pour partir qu'un petit nuage qui couvre encore le Mont-Blanc se soit entièrement dissipé. Pendant ce temps, nous déjeunons et échangeons nos impressions de la nuit : il paraît qu'un de nos compagnons a été réveillé par une martre qui grattait à la fenêtre et qu'il a vue s'enfuir au clair de lune.

A 4 heures enfin, nous nous attachons par groupes de trois ou quatre et nous nous mettons en marche. Il fait encore nuit et les guides sont obligés d'allumer deux lanternes. Le thermomètre marque cependant déjà zéro, malheureusement pour nous; car la neige n'étant pas gelée, à chaque pas nous enfonçons jusqu'aux genoux, Je suis en tête, et mon guide fait les pas. Mais au bout d'un quart d'heure nous laissons passer l'équipe suivante que relaie la troisième, et ainsi de suite. De cette façon nous avançons sans trop de peine, quoique lentement.

Peu à peu cependant le jour se lève : c'est d'abord, derrière nous, la chaîne du Buet (1) qui s'éclaire, puis une à une, les pointes de la chaîne du Mont-Blanc. La neige, bleuâtre dans l'ombre, rougit déjà en certains points qu'atteint

(1) Le Mont-Buet fait partie de la chaîne parallèle à celle du Mont-Blanc dont elle est séparée par la vallée de Chamonix.

le soleil levant; à notre gauche, l'Aiguille du Midi se détache avec ses dentelures, en noir sur le ciel.

Les pentes deviennent cependant plus raides. En plusieurs endroits, les guides sont obligés de tailler des marches dans la neige. Voici la crevasse du Dôme, qui parfois n'est pas commode; aujourd'hui rétrécie par la neige, elle n'a que la largeur d'un mètre tout au plus, ce qui permet, avec l'aide des guides, de la sauter sans difficulté. Encore une pente de neige glacée, assez raide, et nous sommes sur le Petit Plateau (3,620 m. d'altitude). A droite, sur les contreforts du dôme du Goûter, pendent des séracs menaçants, dernière digue arrêtant l'avalanche qui, amenée lentement par la marche du glacier, un jour ou l'autre balayera le plateau. Malheur à ceux qu'elle rencontrera sur son passage! C'est ici qu'il y a deux ans a été ensevelie la plus grande partie d'une caravane.

Les guides nous font hâter le pas. Heureusement la zone dangereuse est peu étendue : en moins d'un quart d'heure le Petit Plateau est traversé et la montée recommence. De nouveau les piolets (1) travaillent et la marche se ralentit. Quelques crevasses, entremêlées de séracs, nous forcent à faire un détour à gauche, jusqu'à

(1) Les alpinistes désignent sous le nom de *piolet* une sorte de petite pioche portative dont ils se munissent pour pouvoir tailler des marches dans le rocher ou la glace.

la limite des deux glaciers, formée ici par une chaîne de rochers se continuant jusqu'aux Grands-Mulets; le premier est le rocher du Bon Retour ainsi nommé par de Saussure, en souvenir de sa première ascension.

A 7 h. 20 enfin, nous débouchons sur le Grand Plateau (3.900 m.), trois heures et demie après notre départ des Grands-Mulets; sinon la fatigue, du moins la faim commence à se faire sentir; d'ailleurs c'est toujours ici qu'on déjeune. Halte donc! Sur la neige, les guides étendent une couverture et, sur la couverture, nos provisions. Nous nous asseyons autour, soit sur la neige, soit sur nos piolets. Le beau soleil qui nous éclaire n'arrive pas cependant à réchauffer nos pieds trempés par la neige.

Nous sommes ici dans un cirque comme ceux des Pyrénées, cirque étincelant et gigantesque qui a pour arène le Grand Plateau et pour gradins les pentes du Mont-Maudit, du Mont-Blanc et du Dôme du Goûter. L'ouverture, du côté de la vallée, forme à nos yeux une ligne blanche toute droite, horizontale, au-dessus de laquelle apparaissent au loin quelques pointes de la chaîne du Buet. C'est ici le véritable royaume des neiges; autour de nous, tout est idéalement blanc; seuls quelques rochers font tache sur cette blancheur. Le ciel, par contre, est, comme on le remarque souvent sur les hauteurs neigeuses, presque noir, et sur ce fond les crêtes, encore plus blanches, se détachent admirablement.

Le déjeuner dure à peine une demi-heure, car le froid nous chasse de notre campement. Nous reprenons nos piolets, les guides leurs sacs, et, en marche!

Trois chemins conduisent d'ici au Mont-Blanc: celui des Bosses du Dromadaire, celui du Corridor et l'ancien chemin de Jacques Balmat, de beaucoup le plus court, mais aussi le plus dangereux à cause des avalanches. Nos guides choisissent le Corridor; nous prenons donc à gauche, traversant un grand éboulis de blocs de glace provoqué sans doute par quelque récente avalanche. Puis nous attaquons la montée qui du Grand Plateau mène au Corridor: c'est peut-être la partie la plus raide de l'ascension; aussi n'est-ce qu'en faisant des zigzags et en mettant soigneusement nos pieds dans les foulées des premiers que nous montons sans glisser. La partie supérieure surtout est difficile: c'est un véritable mur de glace qu'il s'agit d'escalader. Les guides montent d'abord et taillent, à coups redoublés de piolet, quelques marches, faisant tomber une vraie grêle sur ceux qui les suivent; puis, les uns après les autres, nous nous hissons à notre tour. Enfin tout le monde est en haut, et la marche continue plus facile dans la neige du Corridor. A gauche, nous avons le Mont-Maudit qui ne semble guère plus haut que nous; à droite, la Pierre-Rouge avec ses murs de glace. Puis tout à coup, au fond, apparaissent quelques pics. Peu à peu la vue s'étend : voici

devant nous la chaîne du Mont-Blanc, le Mont-Rose, la Jungfrau... un avant-goût de la vue du sommet.

Après une courte halte, nous recommençons l'escalade sur les pentes de glace de Pierre-Rouge. Nous glissons à qui mieux mieux et il faut toute la sûreté de pied de nos guides pour nous retenir pendant cette montée d'environ une heure.

Aussi n'est-ce qu'après maint effort, maint arrêt, que nous arrivons au haut du Mur de la Côte. Nous nous trouvons alors sur un plateau d'assez grande dimension, parsemé de quelques rochers. Sur la droite, nous apercevons l'Abri de Pierre-Rouge, petite cabane qui est rarement utilisée. Devant nous, nous avons la calotte du Mont-Blanc avec l'Observatoire qui semble être tout près...

Quelques minutes de repos, et en route pour la dernière étape. Étape dure, s'il en est! Non que la pente soit escarpée ou même glissante, non qu'on enfonce dans la neige; mais le manque d'air se fait sentir : plus d'énergie, plus de vigueur! On se sent abattu, fatigué, on voudrait continuellement s'asseoir. — Ces trois petits trajets d'un quart d'heure chacun : Pierre Rouge — Petits Rochers, Petits Rochers — Petits Mulets, Petits Mulets — Observatoire, le dernier surtout, semblent d'une longueur décourageante, et pourtant entre chacun de ces points il y a peut-être 800 mètres...

Cependant, cette fois-ci, on y est : plus que cinq minutes... plus que quelques mètres... que quelques pas... Midi juste! Nous arrivons à l'Observatoire... Deux coups de canon bien distincts parviennent jusqu'à nous. On nous a vus de Chamonix... En un moment, fatigue, faiblesse, ennui... tout disparaît! On est pour cinq minutes à la joie du triomphe. Rien ne peut plus nous empêcher d'atteindre le sommet du Mont-Blanc, 4,810 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'observatoire de M. Janssen était, le jour de notre ascension, habité par neuf ouvriers, chargés de compléter la pose du nouveau télescope. L'édifice forme une pyramide quadrangulaire tronquée émergeant de la neige, à 5 ou 6 mètres de hauteur. Il se compose de deux étages. L'étage inférieur, souterrain ou plutôt enfoui dans la neige, contient les instruments de précision, le météorographe et le petit télescope que M. Janssen vient d'y faire transporter. L'étage supérieur donne de plain-pied sur la neige du sommet. Il est divisé en trois chambres assez confortablement aménagées et où l'on peut, comme le jour de notre ascension, obtenir une agréable chaleur. Enfin, sur le toit de l'Observatoire, une tourelle, desservie par une échelle, porte une plate-forme d'où l'on embrasse toute la circonférence du panorama.

Pour jouir de ce coup d'œil nous étions favorisés par un temps merveilleux : quelques

nuages à peine s'élevaient du côté du Dauphiné.

La vue qu'on embrasse du sommet du Mont-Blanc a pour elle son étendue; sous d'autres rapports on peut ne la placer qu'au second rang. Au point de vue esthétique, elle a les défauts de celles des grands sommets : il lui manque quelque chose de plus haut, une masse dominante qui fasse ressortir le reste du paysage, telle qu'est le Mont-Blanc lui-même pour tous autres points de la chaîne. De plus on se perd dans le trop grand horizon : à cette distance, les plus belles montagnes ne ressemblent plus qu'à d'énormes pâtés de neige.

Comme vue géographique, on pourrait faire au Mont-Blanc le reproche de n'être pas assez central : le Nord et l'Ouest semblent, à côté de l'Est ou du Sud, bien dégarnis.

La partie la plus intéressante est peut-être la chaîne du Mont-Blanc elle-même avec l'Aiguille du Midi, l'Aiguille du Dru, les Aiguilles Vertes, les Aiguilles du Tacul, les Grandes Jorasses, l'Aiguille et le Col du Géant. Vue d'en haut, cette série de pointes, de minarets et de crénelures, d'arêtes tranchantes, de cirques énormes, de fleuves gelés, a quelque chose d'étrange, de saisissant.

Plus loin à l'Est, c'est le Mont-Rose, avec sa grande masse blanche qui frappe d'abord la vue; puis le Cervin avec sa corne gigantesque et fascinante; plus au Nord, la chaîne imposante des Alpes Bernoises : la Jungfrau, blanche et sou-

riante, le Finsterhaarhorn et le Moine, renfrognés et terribles. Puis, petit à petit, les montagnes vont s'abaissant. Voilà le lac de Genève, entouré de montagnes qui semblent des collines, et, dans le fond, les sommets du Jura. Puis c'est la vallée du Rhône qui commence. Ici, tout près, dans ses moindres détails, l'œil suit la vallée de l'Arve : Chamonix, Sallanches, aussi nettes que du Mont-Fleuri (1), Bonneville... ; du côté opposé, celles de Courmayeur et d'Aoste. Voici, plus loin, quelques parties de la vallée de l'Isère... Puis, ce sont de nouveau de grandes masses blanches : les Alpes du Dauphiné, le Pelvoux imposant, la Barre des Écrins et la Meije, semblables à de grandes ruines... puis la Tarantaise... la chaîne du Grand Paradis, toute blanche avec ses sommets en forme de plateau; enfin, tout à fait au sud, un amas indéchiffrable de montagnes, de vallées, de collines, allant jusqu'à la Méditerranée...

Mais, Frédéric Payot paraît au haut de l'échelle : il faut partir si nous voulons être le soir même à Chamonix. Vite, nous cassons une croûte, comme disent les guides, puis, en route, et adieu au Mont-Blanc! Il est 1 heure un quart.

Quelle différence entre la descente et la montée! En quelques minutes, glissant, culbutant, roulant, courant, nous sommes sur le plateau de Pierre-Rouge d'où nous avions mis plus

(1) Sommet voisin de Sallanches dont nous avions fait l'ascension précédemment.

d'une heure à atteindre le sommet. Sans nous arrêter, nous continuons notre marche. Encore quelques coups de piolet pour le Mur de la Côte, quelques pas pénibles dans la neige du Corridor, un petit arrêt au haut du Mur de Glace, et nous reprenons notre course vers le Grand Plateau. Il est 2 heures un quart quand nous atteignons l'endroit de notre déjeuner; notre ami Archer, parti du sommet quelques instants avant nous, nous y a précédés de 20 minutes.

Cependant le soleil commence à baisser et l'ombre gagne de plus en plus. Il faut repartir! Nos guides prennent dans leurs sacs les objets laissés le matin au Grand Plateau, et la course recommence. Cette fois-ci, nous sommes entièrement séparés les uns des autres : chacun cherche, avec son guide et son porteur, à aller le plus vite possible. La neige est molle, et nous enfonçons à chaque enjambée : aussi n'est-ce qu'une suite de chutes interminable. Quelquefois, entraînés par l'élan, nous faisons plusieurs mètres sur le dos. Heureusement que les guides sont là pour nous retenir. Hourrah! Voici les Grands Mulets, non loin desquels mon guide me montre la crevasse où, l'an dernier, tombèrent le voyageur et les deux guides de Courmayeur, victimes d'une glissade, qui semble cependant ne présenter aucun danger. J'arrive à l'hôtellerie à 3 heures trois quarts, ayant mis deux heures et demie à descendre ce que nous avions monté en huit heures. Bientôt, les uns après les autres, tous

arrivent, et, à 4 heures et demie, nous étant rattachés, nous repartons avec mon jeune frère Antoine qui nous a attendus aux Grands Mulets.

Le glacier est aujourd'hui plus mauvais qu'hier; la neige a en grande partie fondu, et le chemin, piétiné par plus de vingt personnes qui ont fait l'ascension des Grands Mulets, est extrêmement glissant. Le mieux est encore de se laisser aller en tâchant de garder l'équilibre; en tout cas, l'utilité de la corde se fait bien sentir : seule, parfois, elle nous retient au bord des crevasses qui se sont ouvertes entièrement; il y en a que nous n'avions même pas vues hier et qui sont aujourd'hui difficiles à passer. Enfin, après mainte chute, mainte glissade involontaire, nous posons le pied en terre ferme, et en quelques minutes nous arrivons à Pierre-à-l'Échelle.

Le spectacle est en ce moment magnifique... Aux derniers rayons du soleil couchant, la chaîne du Mont-Blanc s'est comme embrasée. Devant nous, tout est rouge, depuis l'Aiguille du Midi, pourpre, jusqu'à la cime rose du Dôme du Goûter. Les plateaux, déjà dans l'ombre, sont rouge foncé, les crevasses violettes. Par des fentes non soupçonnées, la lumière pénètre, se jouant sur la neige en contrastes charmants, les nuances les plus diverses se rencontrent sans se heurter; le rouge domine tout...! Soudain, tout s'éteint... le soleil s'est couché derrière les Aiguilles de Varens... nous nous remettons en route.

En vingt minutes nous sommes à Pierre Pointue. Le temps d'offrir un vin d'honneur aux guides qui nous ont si bien aidés, et nous repartons. Il est 6 heures trois quarts, et la nuit commence à tomber. Les deux Payot allument des lanternes, et alors commence, dans l'obscurité du bois, la descente rapide, fantastique. Frédéric Payot marche devant nous de son pas souple et nerveux; il tient sa lanterne tournée vers nous; lui même ne s'inquiète guère du chemin. A chaque coude, automatiquement il tourne, et la colonne le suit presque au pas de course; à 8 heures on débouche à Chamonix, six heures trois quarts après notre départ de l'Observatoire du sommet.

Notre première visite est naturellement pour Monsieur Janssen, dont les bons conseils et l'obligeance à nous choisir les meilleurs guides, nous ont permis de profiter de l'heureuse chance que le temps nous offrait, et ont assuré le succès de notre ascension. Puis, gaiement, on s'en va dîner : l'énervement et la joie nous empêchent de sentir la fatigue et ce n'est que tard que nous allons nous coucher. Le lendemain, au réveil, la fatigue se révèle par un peu de courbature; mais ce n'est pas payer trop cher la plus belle ascension que l'on puisse faire, accomplie dans les meilleures conditions qu'on pût souhaiter.

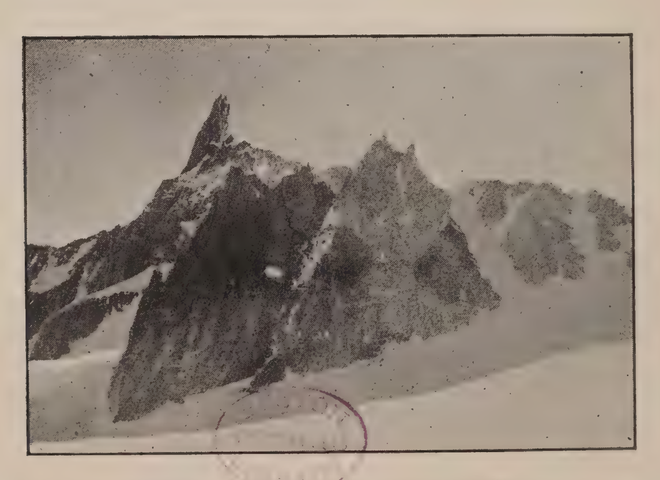
A 2 heures, nous disions au revoir au Mont-Blanc et à Chamonix. Si, à nos yeux d'alpi-

nistes, le prestige du plus élevé des sommets européens est quelque peu diminué par la facilité avec laquelle nous en avons triomphé, il est rehaussé par le souvenir des spectacles incomparables dont nous avons joui.

Octobre 1896.



AIGUILLE DU CHARMOZ VUE PRISE DU MONTANVERT.



DENT DU GÉANT ET AIGUILLES MARBRÉES.

A TRAVERS

LA CHAINE DES ALPES

DE CHAMONIX A COURMAYEUR

L'AIGUILLE DU MIDI

29-31 AOUT 1897

Quelque charmante que puisse être une promenade, du moment qu'on la répète trop souvent, elle devient mortellement ennuyeuse, C'est ce que nous pensions en montant, le 29 août 1897, par une chaude après-midi, ce terrible chemin du Montanvert, début forcé de toutes les ascensions du côté de la Mer de Glace. Aussi, allions-nous à petits pas, la tête baissée, impatients d'atteindre un chalet, un tournant, indice du but plus proche, voyant avec indifférence passer tout ce qui descendait : alpinistes et guides le piolet en main, la corde en bandoulière, touristes sans prétention, simples promeneurs en costume et souliers de ville, soufflant, transpirant et voulant, avec leurs longs bâtons à corne de chamois, se donner des airs de vainqueurs du Mont-Blanc; dames

à mulet geignant sur leurs selles trop dures, enfants, chiens : en un mot toute l'échelle des passionnés de la montagne. Vers 4 heures et demie, deux heures après notre départ de Chamonix, nous arrivons enfin au Montanvert.

A 5 heures, nous nous remettions en route emportant cette fois les vivres et les couvertures nécessaires. Quelques minutes d'arrêt de temps en temps pour faire, avec nos piolets, métier de bûcherons, ramasser le bois dont nous avions besoin, et nous arrivions aux Ponts.

Les Ponts ! ce mot seul évoque dans l'esprit des promeneurs de la Mer de Glace des idées vertigineuses de précipices, de plaques glissantes, de rampes de fer auxquelles l'instinct de conservation vous cramponne pendant vingt minutes. Et pourtant, il est bien amusant, ce passage ! Des endroits un peu trop étroits, des marches un peu trop hautes, il est vrai : mais avec les barres de fer, ce n'est qu'un jeu.

Après les Ponts, on est en cinq minutes au réservoir d'eau qui dessert le Montanvert, dernière eau de source avant l'Italie ; et, quelques pas plus loin, à la moraine de la Mer de Glace.

Ici, tout change. Si souvent qu'on l'ait éprouvé, on ne reste jamais insensible au plaisir de marcher sur une glace bien unie, au travers des crevasses bleues et des moulins sans fond. Et puis, sur la Mer de Glace, c'est le mouvement, le mouvement du dégel : dans les fentes du glacier, la neige fondue a formé de

véritables torrents : ils apparaissent, disparaissent, coulent dans leurs lits azurés et s'abîment définitivement dans quelque moulin mystérieux : longtemps encore on les entend gronder sous la glace où ils continuent leur course insensée...

Autour de nous, les aiguilles éclairées par le soleil couchant sont pourpres d'un côté, bleuâtres de l'autre. C'est le Drû à la flèche aérienne : l'Aiguille Verte aux pentes redoutables ; l'Aiguille du Moine, belle pyramide au rocher sombre ; au fond, les Grandes et les petites Jorasses avec leurs effrayantes parois de glace et de rocher : l'Aiguille du Tacul avec sa dent noire surgissant au-dessus de la blancheur des neiges : les Périades conduisant par un pont gigantesque jusqu'au mont Mallet relié lui-même à l'Aiguille du Géant, l'aiguille par excellence ; à droite, c'est la terrible Dent du Requin, vaincue deux fois seulement ; le Greppon, immense château fort aux crénelures étranges ; le Grand Charmoz à l'arête tranchante. Encore un moment et tout devient violet puis gris : c'est la nuit qui commence, il faut se hâter !

A travers ce dédale, Payot nous conduit sans hésitation. Il la connaît, la Mer de Glace, depuis 33 ans qu'il est guide !

Vivement nous traversons la moraine du glacier de Léchaud, puis le glacier de ce nom ; il est uni et peu crevassé, aussi courons-nous

presque. Devant, au-dessus de la moraine du Talèfre, nous voyons la Pierre-à-Bérenger, énorme bloc incliné vers le bas du glacier, à l'abri duquel nous devons passer la nuit; à gauche, c'est la cascade gelée des séracs du Talèfre, s'étendant jusqu'au pied de l'Aiguille du Moine. En quittant le glacier de Léchaud, nous prenons un sentier, s'il mérite ce nom, qui, traversant la moraine du Talèfre, nous mène en une demi-heure à la plate-forme de Pierre-à-Bérenger.

Il est 7 heures et il fait nuit. Devant nous se dresse d'un seul bloc la muraille des Grandes Jorasses, rehaussée encore par la lumière indécise des étoiles.

Les guides ont allumé du feu autour de la cabane, étendu du foin à l'intérieur et préparé les provisions. Allons dîner, puis nous coucher : demain, il faudra se lever de bonne heure.

La cabane, réparée cette année par les guides de M. Vallot qui y fit un séjour, offre tout le confortable que peut donner un abri de ce genre. Enfouis dans nos sacs de peaux de mouton, on nous range à côté de l'un de l'autre et c'est avec une agréable sensation de harengs en boîte que doucement nous nous endormons.

Trois heures du matin, réveil général! Les guides qui ont mieux aimé rester assis et causer autour du feu pendant la nuit, viennent nous sortir l'un après l'autre de nos sacs. Le temps de prendre un peu de café chaud, de pain et de fromage, de fermer nos paquets, d'enrouler les

cordes, et nous nous mettons en marche à la file indienne sur le sentier de la moraine.

Il fait encore nuit : les guides ont allumé leurs lanternes.

En une demi-heure à peine nous arrivons au bord du glacier du Talèfre sur lequel nous nous engageons. La glace bien unie est recouverte d'une mince couche de neige qui l'adoucit sans la ramollir : le chemin monte à peine : ce n'est qu'une promenade.

Autour de nous les montagnes en amphithéâtre commencent à se colorer de rose aux premiers rayons du soleil : l'Aiguille Verte apparaît d'abord; puis les Droites, les Courtes, l'Aiguille du Talèfre..., toute une ligne crénelée nous entoure. Au fond, un étroit bandeau de neige monte jusqu'à la crête, c'est le col du Talèfre; à gauche, celui du Triolet; à droite, celui de Pierre-Joseph.

Cependant la pente du glacier augmente! De petites crevasses apparaissent d'abord; puis, ce sont de grandes rotures qui nous barrent le chemin et qu'il faut contourner. Nous nous attachons en trois groupes et continuons notre marche, d'ailleurs facile. Le glacier, de plus en plus roturé, nous oblige à de plus en plus nombreux zigzags. Néanmoins, comme la glace est bonne, après une petite escalade entre un amas de séracs gigantesques d'une part et une énorme crevasse de l'autre, nous arrivons bientôt au bas du couloir proprement dit

On s'arrête quelques minutes pour manger et boire; puis la marche recommence, lente cette fois, à cause des degrés qu'il faut tailler dans la glace à peine recouverte de neige.

« Enfoncez le bout de vos pieds ! » ne cessent de répéter les guides; et nous enfonçons consciencieusement. De fait, une glissade dans ce couloir ne serait pas drôle ; au bas de la pente, qui est ici d'au moins 45 ou 50 degrés, s'ouvre une large roture, telle la gueule d'un crocodile affamé. Peu après, nous prenons, sur la gauche, le long de la paroi du couloir qui offre au moins un appui solide : on n'y est plus à la merci de la neige. Cent mètres plus haut il faut traverser le couloir. Les guides n'avancent qu'avec des précautions extrêmes, tassant soigneusement la neige sous leurs pas et enfonçant leurs piolets tant qu'ils peuvent. Bientôt, l'endroit difficile est passé. Quelques minutes de facile grimpade et nous atteignons le col du Talèfre, limite de la France et de l'Italie (3,570 mèt.). Il est 8 heures du matin.

Malheureusement nous ne pouvons nous arrêter. Là-bas, sur les Aiguilles, de longues traînées blanches annoncent que la tourmente n'est pas loin, et le vent cingle dur. Nous descendons sur le versant italien, le froid cesse; aussi nous arrêtons-nous pour déjeuner. Cependant la neige arrive : en un moment, tout disparaît derrière les petits flocons blancs. Grâce à Dieu, cela ne dure pas longtemps et nous pouvons nous remettre en route.

La descente dans les rochers est d'abord facile, quoique rapide ; toutefois, il faut les quitter pour prendre une pente de glace de 50 degrés recouverte de neige. Au bas, à l'intersection de cette pente et du glacier de Triolet, une large et longue crevasse nous invite à la prudence. Heureusement, çà et là émergent quelques pointes de rocher auxquelles l'un au moins de la cordée peut solidement se tenir. Parfois l'on glisse, mais la corde est là. Encore deux ou trois marches de 1^{m},50 de hauteur à franchir et la fameuse crevasse est enfin contournée. Ici, sur le glacier du Triolet, nous pouvons aller sans crainte. Bientôt, cependant, la pente augmente ; assis alors, nous dévalons avec une vitesse vertigineuse, les uns derrière les autres, amassant des tas de neige qui nous portent jusqu'en bas. Le piolet nous sert de frein et de gonvernail. En quelques secondes nous faisons plus de chemin qu'en marchant cinq minutes. Deux on trois fois ce jeu recommence; aussi en une demi-heure sommes-nous arrivés aux séracs Encore quelques glissades sur la neige fraîche, et, pour trois heures, nous voilà condamnés à la moraine.

Pendant trois heures, dans ce vallon étroit et sauvage, aux pentes dénudées, sans autre végétation que quelques touffes de rhododendrons desséchés, il nous faut marcher à travers un amas de rocs énormes, de cailloux, d'éboulis. Au commencement encore nous évitons la

moraine proprement dite en prenant à gauche par des sentes légèrement gazonnées; mais bientôt après avoir passé la cabane du Triolet, il nous faut descendre une paroi escarpée, puis un couloir rempli de pierres roulantes assez long à traverser. C'est l'heure du déjeuner; au bord d'un petit ruisseau, nous étalons nos provisions pour le dernier repas avant Courmayeur.

Mais voici la grande moraine. Les pierres, d'abord petites, deviennent de plus en plus grandes. Au bout d'une demi-heure ce sont de véritables blocs avec des intervalles qui rendent les sauts difficiles. Çà et là nous suivons le lit d'un ruisseau qui traverse la moraine, mais aussitôt il disparaît sous les pierres qu'il faut de nouveau escalader. Enfin les guides nous annoncent le terme de notre supplice. Il y a là, paraît-il, à un quart d'heure de marche, un pont qui nous conduira sur l'autre bord. Cet espoir nous ranime, et, avec une nouvelle énergie nous cherchons le pont. Le pont malheureusement ne se montre pas pour la bonne raison qu'il est emporté. Avec un calme imperturbable, les guides nous racontent qu'il va falloir, pendant une demi-heure, continuer encore sur la moraine. C'est alors une explosion d'indignation parmi nous. « Continuer sur la moraine ? — Ah non ! Plutôt traverser à la nage. »

Par bonheur, le tronc d'un jeune sapin renversé se trouve là. A la manière des sauvages de Cooper, nous le redressons et le lais-

sons retomber sur l'autre rive : puis, avec nos piolets en guise de balanciers, nous passons les uns après les autres, sans que personne tombe à l'eau. Ce succès nous donne du courage. Un autre bras de ruisseau est passé de la même manière. Décidément nous sommes pontonniers.

A partir de cet endroit, c'est la grande route jusqu'à Courmayeur. A une demi-heure de là, nous trouvons les voitures que nous avons commandées. Deux heures après, en suivant le Val Ferret si vert et si riant avec son tapis de fleurs et ses ruisseaux limpides, bien différents des ruisseaux boueux des glaciers, nous arrivons à Courmayeur. Il est 3 heures de l'après-midi, heure française.

Le col de Talèfre est un des passages de la chaîne qui ont une utilité réelle. Whymper (*Scrambles amongst the Alps*) prétend qu'il est plus court que le col du Géant. Sans aller si loin, on peut entre ces deux cols établir un parallèle :

Nous avons mis :

De Chamonix au Montanvert........	2 h.
Du Montanvert à Pierre-à-Bérenger..	2 h. 30
De Pierre-à-Bérenger au Col........	4 h.
Du Col au val Ferret...............	4 h.
Du val Ferret à Courmayeur........	2 h. 30

Soit, de Chamonix à Courmayeur, arrêts non compris, 15 heures de marche ; et cela sans nous presser, car j'avais avec moi mon jeune frère Antoine.

D'autre part, voici les temps que les guides m'ont indiqués pour le col du Géant comme correspondant aux nôtres pour le col de Talèfre :

Chamonix au Montanvert...........	2 h.
Montanvert au Col du Géant.........	7 h. 30
Col du Géant à Courmayeur.........	3 h. 30
En tout, 13 heures.	

C'est donc une différence de deux heures en faveur du col du Géant. Il faut ajouter que par le col du Géant on évite les moraines, ce qui, comme on l'a vu, n'est pas le cas pour le col de Talèfre. Quoiqu'il en soit et en dépit de la fatigue causée surtout par les pierres pointues, les vrais touristes trouveront un grand plaisir à cette belle excursion.

A Courmayeur, peu de choses à voir. C'est une petite ville ancienne, aux rues étroites et mal pavées dont les maisons vieilles et grises n'ont rien de commun avec d'autres villes d'eaux. A part trois grands hôtels semblables à des casernes, dans les couloirs desquels on se perd, mais où du reste on est très bien, nulle construction moderne. Au cimetière on visite le tombeau d'Émile Rey, le plus célèbre guide qui oncques fût à Courmayeur et qui, après avoir fait quantité de premières ascensions et traversé des passages où nul ne s'est engagé depuis, s'est tué vers 1891, en descendant l'Aiguille du Géant, glissant d'un endroit qui paraît pourtant sans danger. On voit sur son tombeau une croix, un piolet, et une corde; au-dessous, une espèce d'arc en

pierre et la devise : « Aujourd'hui à moi, demain à toi » ; (*Hodie mihi, cras tibi,* disaient les latins).

Le lendemain, à 10 heures du matin, par un temps couvert, nous partions de Courmayeur, ayant devant nous ce qu'on pouvait voir de la chaîne du Mont-Blanc : les grandes Jorasses, l'Aiguille du Géant et les Aiguilles du Peteret. La chaîne d'ailleurs semble bien moins imposante de ce côté-ci que du côté français. Cela tient à ce que les glaciers, diminués par les vents chauds d'Italie, ne descendent guère au-dessous de 300 mètres, celui de la Brenva excepté, et à ce que les aiguilles se détachent moins bien que celles de Chamonix. En deux heures et demie, suivant d'abord la route d'Entrèves et de La Pallud, puis un petit sentier qui conduit tantôt à travers bois, tantôt sur des pentes gazonnées, nous arrivions au pavillon du mont Fréty, 2,100 mètres d'altitude. Là, arrêt pour déjeuner et flâner environ deux heures.

La montée du pavillon au col du Géant n'est qu'un jeu. Le chemin qui jusqu'au pied des rochers sert au mulets, est ensuite, dans le rocher même, parfaitement indiqué. Il a été d'ailleurs fort amélioré par les ouvriers employés à construire la nouvelle hôtellerie du Club Alpin italien. En voyant passer ces mulets chargés d'énormes poutres, puis ces travailleurs les hissant péniblement à travers les pierres, on juge de l'importance d'un pareil travail. Les ouvriers sont, au reste bien payés ; aussi l'hôtellerie coû-

tera-t-elle très cher. On dit que le nivellement du terrain a déjà absorbé près de 20,000 francs.

A 5 heures, deux heures et demie après notre départ du Mont-Fréty, nous arrivons au refuge du col du Géant. Ce refuge, construit à 3,300 mètres d'altitude par les soins du Club Alpin italien, est, après les observatoire du Mont-Blanc, les cabanes du Dôme, de l'Aiguille du Goûter et la cabane du Col de l'Aiguille du Midi, le plus élevé de la chaîne; c'est aussi un des mieux installés. On y trouve deux pièces, l'une servant de salle à manger avec un petit fourneau, l'autre de chambre à coucher avec deux lits superposés; cette dernière mesure à peu près trois ou quatre mètres : on y peut dormir à l'aise, grâce aux couvertures dont les lits sont pourvus. Dans la salle à manger une plaque de marbre rappelle que la reine d'Italie, Marguerite de Savoie, fut par un orage obligée de passer la nuit dans cette cabane.

A 4 heures et demie les guides viennent nous réveiller. Vite debout et dehors. Le temps est merveilleux! Déjà le soleil commence à se lever. A droite, le Mont-Blanc devient de plus en plus rose. Devant nous, le Grand Paradis, la Trivola dressent leurs cimes neigeuses : à gauche, les Alpes-Pennines avec le Mont-Cervin, le Mont-Rose, le Breithorn... puis les Alpes Bernoises. Au-dessus du Mont-Rose plane un nuage qui tout à coup prend la forme d'un gigantesque chameau avec son museau, ses bosses, ses pieds : rien ne

manque. Dans sa course aérienne, il semble parcourir les grands sommets qu'il effleure; puis il se transforme et s'évanouit!

Vu le beau temps, je me décide à tenter l'ascension de l'Aiguille du Midi que le mauvais état de la neige m'avait, il y a quelques jours, empêché de réussir alors que je n'étais plus qu'à 40 mètres du sommet. Mon frère et notre ami Candido Guimarâës préfèrent aller au Grand-Flambeau et aux Aiguilles Marbrées, dans l'espoir d'y trouver des cristaux. Je reste seul avec Alphonse Payot, le porteur Bozon et mon valet de chambre Augustin Damen.

A 5 heures un quart, les deux groupes partent presqu'en même temps. Le nôtre descend les pentes du col du Géant, l'autre prend celles du Grand-Flambeau. En une demi-heure, nous sommes au fond de la vallée Blanche. Nous marchons sur la neige gelée comme sur un parquet. Pendant quelque temps, nous longeons le bas de la Tour ronde. Au pied du Mont-Maudit les difficultés augmentent. Ce sont d'abord deux ou trois pentes de glace, dans lesquelles il faut tailler des marches; puis une grande roture qu'on passe sous une étroite arête; plus loin une avalanche de pierres et de glaçons qu'il faut traverser. Dans le fond même de la vallée, la neige n'a pas la même consistance que plus haut; tantôt elle porte, tantôt elle cède tout à coup : cela dépend du poids du marcheur. Tandis que je n'enfonce que de temps en temps, notre

porteur Bozon disparaît continuellement jusqu'aux genoux. Heureusement, nous trouvons bientôt des traces qui nous facilitent la montée des premières pentes. Plus loin, ce sont nos propres traces de l'autre jour que nous retrouvons. L'Aiguille du Midi n'apparaît que quand, après avoir dépassé les Grands Rognons, on arrive au Grand-Plateau que limitent le Mont-Blanc du Tacul, le col de l'Aiguille du Midi, l'Aiguille elle-même et les autres Aiguilles. Certes, d'ici elle n'a pas l'air inaccessible qu'elle a de Chamonix, ni l'aspect de château fort aux quatre tourelles qu'on peut lui trouver du col des Grands Montets, par exemple : mais elle est néanmoins belle encore avec ses plaques de rochers rouges et l'arête blanche qui, à droite, conduit à quarante mètres du sommet. C'est elle qui, l'autre jour, a causé notre défaite : aussi ne la perdons-nous pas des yeux. — La neige a-t-elle diminué? Est-elle meilleure? Alphonse Payot a confiance. Tant mieux!

Une halte de quelques minutes pour déjeuner, et, à 7 heures un quart, nous prenons la fameuse arête. En quelques minutes nous atteignons l'endroit d'où l'autre jour, avec un touriste accompagné de deux guides qui nous avaient attendus, nous avons été forcés de rebrousser chemin. Aujourd'hui la neige, sans être profonde, semble tenir suffisamment.

Avec les plus grandes précautions, nous avançons. Payot fait les pas. Pendant ce temps nous

attendons, solidement attachés à nos piolets enfoncés jusqu'au fer. La prudence s'impose quand on a d'un côté une pente de glace de 80 degrés par laquelle, en quelques minutes, on pourrait descendre au plan de l'Aiguille, et, de l'autre, au-dessous d'une corniche, une pente non moins raide, coupée au bas par une profonde crevasse prête à nous engloutir.

Un peu plus loin, il faut quitter l'arête et prendre la pente de gauche pour gagner le rocher. C'est l'endroit, sinon le plus difficile, du moins le plus dangereux, celui où il faut redoubler de précaution, car si l'un de nous glissait...

Le rocher d'ailleurs est bientôt atteint, et, malgré les corniches, les pas difficiles et les cheminées aux parois couvertes de glace, c'est un plaisir de tenir quelque chose qui ne partira pas au moment où l'on s'y attend le moins.

L'escalade, qui en temps ordinaire ne présente pas de difficultés sérieuses, est aujourd'hui moins aisée, les crochets et les entailles du rocher auxquelles on pourrait se tenir étant recouverts par la neige. Néanmoins nous arrivons sans accident à une sorte de petit col, d'où, en raison même de l'inclinaison du rocher qui ne permet pas à la neige de séjourner, l'ascension est facile. A 8 heures un quart, nous posons le pied sur le sommet, plate-forme ronde de deux mètres de diamètre avec un balcon naturel du côté de Chamonix et un édicule élevé par les guides du comte de Bouillé qui, en 1860,

réussirent la première ascension; le comte lui-même dut rester à 40 mètres du but, les guides refusant de le mener plus loin, tant était grande la terreur qu'inspirait alors cette aiguille maintenant d'un accès facile.

Nous restons une demi-heure au sommet pour jouir du superbe panorama. En ce moment, pas un nuage au ciel. A près de 3,000 mètres au-dessous de nous, Chamonix, en avant de la chaîne des aiguilles rouges, nous sourit; à gauche est celle des Fiz; à l'arrière-plan, au delà du lac de Genève, dans un vague bleuâtre, la chaîne du Jura. La chaîne du Mont-Blanc elle-même est d'ici magnifique; l'observatoire semble tout près.

De l'autre côté, les Grandes Jorasses dominent tout; puis c'est une suite d'aiguilles, de pointes, d'arêtes semblables à une ruine immense; plus loin, l'Oberland Bernois, les Alpes Pennines, le Grand-Paradis.

A 8 heures trois quarts nous commençons la descente, descente peu difficile d'ailleurs, car la neige a diminué et il n'y a plus de marches à faire. A droite, au-dessous de nous, on nous montre le couloir par lequel ont été faites les premières ascensions. Encore quelques précautions pour la traversée de l'arête et nous sommes en sûreté...

Au bas de l'Aiguille proprement dite, halte pour déjeuner, non loin d'un endroit où m'est arrivé l'autre jour une singulière aventure. Nous

marchions assez vite sur la neige bien unie, sans crainte ni précautions. Le guide qui me précédait me dit : « Attention, une crevasse! » J'enfonçai donc mon piolet pour mieux m'assurer, et, au même instant, comme par un chef-d'œuvre de prestidigitation, je disparus aux yeux de tous. Seule la tension de la corde fit comprendre à mes compagnons que j'étais encore là. Quant à moi, subitement, sans rien sentir, je me trouvais à deux mètres au-dessous du niveau du sol. Heureusement, la crevasse était étroite quoique profonde; en m'arcboutant je m'installai commodément et pus répondre à ceux qui me demandaient de mes mouvelles, qu'il était difficile d'être mieux; et que si l'humidité ne commençait à se faire sentir, j'y prendrais volontiers quelque repos. Les guides d'ailleurs se mirent aussitôt en devoir de m'extraire, et, tel un revenant couvert d'un linceul de neige, j'apparus aux yeux de mes compagnons. C'est à croire, comme Tartarin, que les crevasses sont faites pour qu'on y tombe et qu'on vous en retire.

A 11 heures un quart, après une course folle, des chutes, des glissades, nous arrivons au haut des séracs du Géant. Une demi-heure pour attendre les autres, que nous voyons là-haut sur les pentes du col, et nous reprenons notre marche.

La traversée des séracs, sans présenter ici de difficulté sérieuse ni le moindre danger, est cependant un des passages de glacier les plus diffi-

ciles de la chaîne du Mont-Blanc. A travers cet amas de blocs de glace, semblable de loin à une ancienne ville arabe avec ses terrasses, ses minarets, ses rues étroites et tortueuses, il faut bon gré mal gré trouver son chemin. Parfois, ce sont des crevasses d'un mètre cinquante qu'il faut sauter, parfois, des séracs qu'il faut escalader verticalement : une petite glissade sur la neige fraîche, et le travail recommence. Ici, c'est une crevasse capable de contenir une maison avec des tons azurés et verdâtres et des fonds mystérieux ; un peu plus loin, un petit lac émeraude avec de grandes falaises blanches, puis, s'arcboutant sur deux séracs énormes, un pont de neige d'une parfaite régularité audacieusement lancé au-dessus d'une crevasse sans fond. D'instant en instant la féerie change, on se croirait dans une ville enchantée. La ville enchantée devient d'ailleurs, quand on l'a parcourue une demi-heure, fastidieuse par l'attention qu'il faut faire à chacun de ses pas. Aussi est-ce avec un vraie joie que nous en sortons et que nous nous débarrassons des cordes.

A partir de là c'est de nouveau une charmante promenade sur le glacier bien uni quoique mouillé.

Près du Tacul, nous rencontrons le plus beau moulin que j'aie jamais vu. Dans un trou sans fond de deux mètres de diamètre, le ruisseau que nous suivons s'engouffre tout à coup avec un bruit de tonnerre, décomposant la lumière et

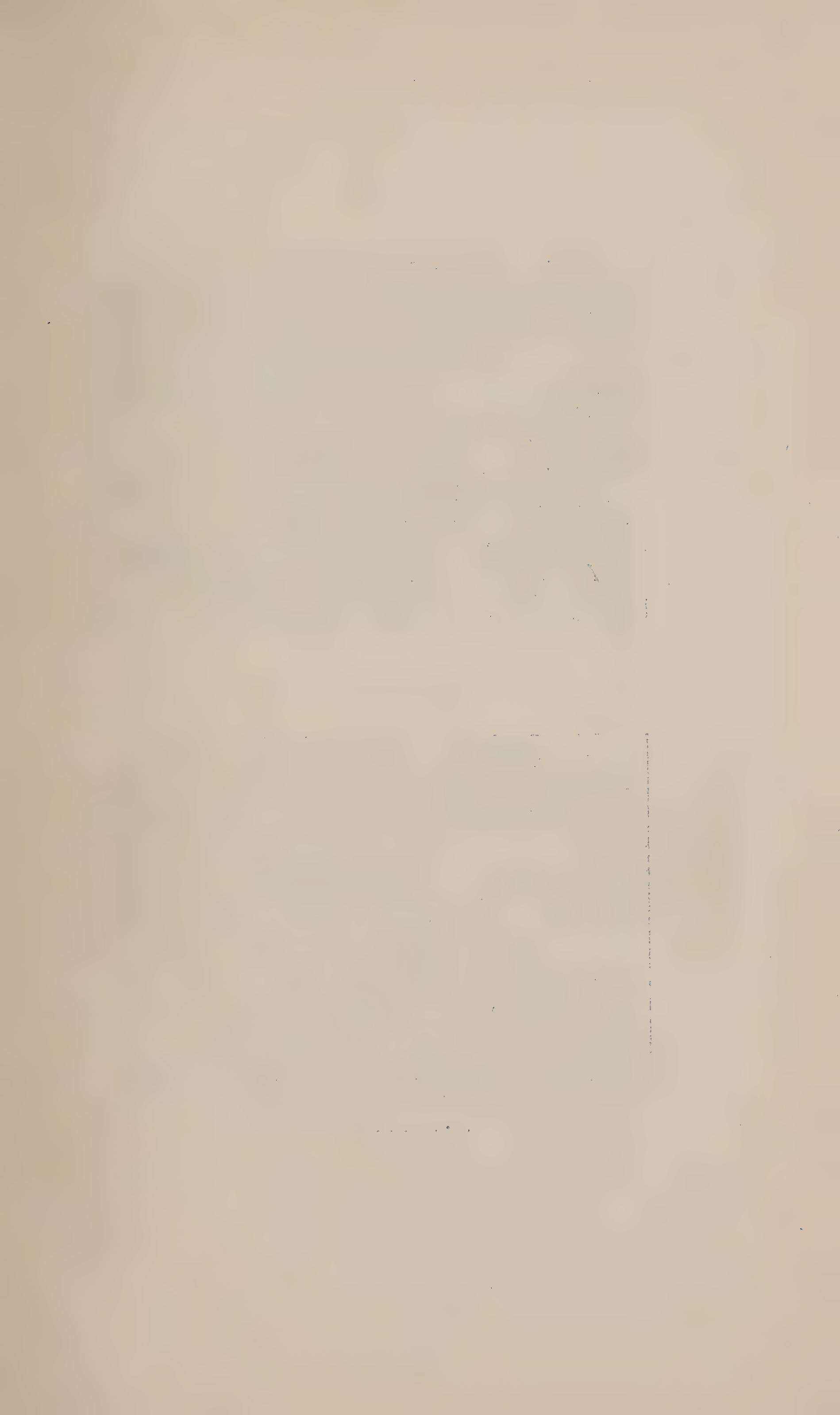
projetant sur les parois de glace toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Puis, c'est un autre ruisseau qui se forme pour avoir le même sort.

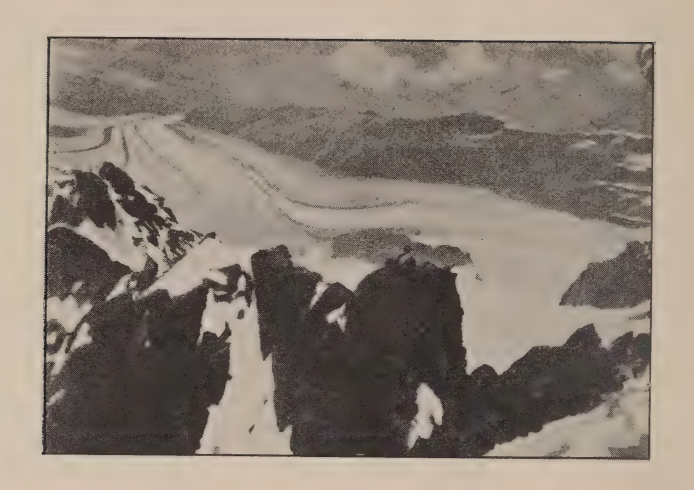
Les moraines du Géant et de Léchaud traversées, nous prenons la Mer de Glace. A 3 heures dix nous arrivons au Montanvert, et, un peu avant 5 heures, à Chamonix d'où nous étions partis 74 heures auparavant.

A notre arrivée, je suis tout étonné d'apprendre que j'ai planté un drapeau au sommet de l'Aiguille du Midi, vers 10 heures. Vérification faite, un autre voyageur avec un guide de Chamonix avaient fait, le même jour, l'ascension par Pierre-Pointue : il est curieux que nous ne les ayons pas rencontrés!

Et maintenant, je n'ai plus qu'à remercier nos bons guides Frédéric et Alphonse Payot et Camille Simon, ainsi que nos porteurs Bozon et Cachat, qui nous ont si bien conduits. Cette excursion si belle n'a qu'un désavantage, celui de donner une furieuse envie de monter à toutes ces aiguilles qui, pendant notre course, semblaient nous appeler du haut de leurs socles de granit.

Septembre 1897.







ARÊTES DU MONT-ROSE.

AU MONT-ROSE

AOUT 1898

Une dernière sonnerie et dans un claquement de portières qui se ferment, le train du Gorner Grat, arraché enfin à sa torpeur, s'ébranle lentement, nous (1) emportant comme à regret vers le Riffelberg, notre première étape sur la route du Mont-Rose.

Pas très sportif peut-être ce début d'ascension en chemin de fer ! Mais qu'importe? La chaleur est là pour excuser notre paresse et du fond du cœur nous bénissons l'inventeur de la crémaillère de nous épargner, avec le chemin muletier du Riffelberg, deux heures de montée mortellement ennuyeuse dans la poussière et les cailloux.

Ici au contraire, nous nous élevons sans efforts, sans fatigue, emportés par la régularité silencieuse d'un discret courant électrique dans

(1) Mon frère Antoine, mon ami Candido Guimarâës et moi.

la fraîcheur des sapinières et des torrents glacés, avec de charmants aperçus sur la vallée de la Viège et le Cervin.

Riffelberg ! Le temps de débarquer, de retrouver nos guides de Chamonix, les Payot, venus à pied, et de ravitailler la caravane et nous repartons — cette fois sur nos jambes, hélas ! — par le sentier du glacier de Gorner. Rien à dire de ce sentier, souvent à peine indiqué sur l'herbe, souvent aussi rempli d'atroces cailloux, véritable torture pour les pieds. Tout d'abord nous montons environ 200 mètres droit devant nous, puis obliquant à droite le long d'un lac d'un noir métallique, le Riffelsee, dans lequel se mire, fière de son isolement, la dent du Riffel, nous descendons en traversant la montagne du Gorner, vers le point où nous devons prendre le glacier.

Ce point atteint (trois quarts d'heure après notre départ du Riffel), la traversée commence, difficile d'abord sur la glace noire et glissante du bord du glacier, charmante ensuite sur une surface bien unie à peine recouverte d'une mince couche de neige. Comme il n'y a ici ni crevasses ni moulins, nous ne nous attachons même pas ; chacun marche droit devant soi comme bon lui semble n'ayant à prendre garde qu'aux semblants d'yeux de fromage dont le glacier est rempli, vases d'un azur verdâtre dans lesquels on risquerait de prendre un bain de pieds un peu froid. A mentionner aussi trois ou quatre ruis-

seaux coulant entre des parois de porphyre qu'il nous faut, suivant leur largeur, sauter ou franchir sur des échelles, puis une vaste dépression du glacier entourée de grands blocs blancs et verts qui marque, paraît-il, le lit d'un ancien lac, le Gorner See.

Grâce à la rapidité de notre marche, la traversée du glacier ne dure guère qu'une demi-heure, et bientôt nous atteignons les premiers rochers de l'Untere Plattje, une grande moraine triangulaire enclavée entre deux glaciers, juste au pied du Mont-Rose. Encore quelques pas et nous sommes à la cabane du Club Alpin, dite Cabane Bétemps, où nous devons passer la nuit. Là une désagréable surprise nous attend : la cabane est bondée de monde et il n'y a plus de place pour nous. Grâce aux guides heureusement, l'affaire s'arrange, le gardien du Club Alpin consentant, moyennant pourboire, à nous laisser coucher dans sa chambre au premier étage. Nous y déposons donc nos sacs et nos piolets ; puis, profitant des dernières lueurs du jour, nous nous amusons à escalader les rochers qui surplombent la cabane de façon à jouir de la vue du Mont-Rose qu'en ce moment même le soleil couchant embrase de ses derniers feux. Partout ailleurs, de longs lambeaux noirs aux bordures de pourpre traînent sur les montagnes nous promettant le mauvais temps pour demain... Quand nous rentrons à 8 heures, nous trouvons tout le monde couché et notre arrivée

est accueillie par de sourds grognements. Aussi nous empressons-nous de suivre l'exemple général.

Rien à dire de la nuit. Nuit atroce comme toutes les nuits passées en montagne, avec l'aggravation d'un lit de paille trop étroit et d'une fenêtre qu'on ne peut arriver à fermer! Pour moi qui suis près du mur, la situation est des plus tenables, ma position avantageuse me permettant de repousser victorieusement les incursions par trop fréquentes de mon voisin; mais les autres malheureusement ne sont pas du même avis : aussi sont-ce des vociférations continuelles, bientôt suivies de cris et de chansons que l'envie suscite pour ramener les dormeurs à l'insomnie générale..... Un véritable cauchemar!

A 2 heures, brusque réveil. Ce sont les guides qui à côté commencent bruyamment leurs préparatifs. Préparatifs compliqués s'il en fut, à en juger par l'interminable procession de bottes et de piolets qui, avec une continuité désespérante, passent et repassent devant notre porte. Aussi est-il près de 3 heures quand Frédéric Payot, qui se figure nous réveiller, vient mettre fin à nos tourments en annonçant que tout est en ordre pour le départ, ce qui n'empêche d'ailleurs pas les préparatifs de recommencer de plus belle.

Enfin après de longs ficellements de guêtres et de sacs et un copieux déjeuner auquel les guides ont peine à s'arracher, nous allumons nos

lanternes et nous nous mettons en route sur le chemin de la moraine.

Devant nous trois points lumineux, vagabonds comme des feux follets, intermittents comme des vers luisants, nous indiquent la direction à suivre : ce sont les lanternes des trois caravanes qui nous précèdent...

De ces points lumineux il y en a d'ailleurs aujourd'hui partout : sur le glacier du Gorner, sur le chemin du Riffel, sur la route du Lyskamm, sur celles de Castor et Pollux. — Et pourtant le temps n'est guère engageant ! Au ciel, pas une étoile ; sur les montagnes des nuages partout !

La traversée du bas de la moraine que, pour atteindre le glacier du Mont-Rose, il nous faut maintenant attaquer, est difficile ; c'est une rude escalade sur de grandes plaques de rocher lisses et glissantes dont la nuit, à peine entamée par nos lanternes, empêche de distinguer les rares aspérités. Aussi n'avançons-nous qu'avec les plus grandes précautions, souvent à quatre pattes, remplaçant aux endroits difficiles la vue par le toucher. Malgré cela, nous nous fourvoyons plusieurs fois dans des impasses : il faut alors revenir sur nos pas et redescendre, tout en regimbant, ce que nous avions eu tant de peine à monter. Puis, le fil d'Ariane retrouvé, l'escalade recommence, lente et pénible, semblable à une promenade d'aveugles en terrain inconnu.

Par bonheur pour nous ce jeu ne dure guère longtemps : bientôt en effet nous rencontrons un névé, puis un long couloir à moitié glacé qui en quelques minutes nous conduisent aux derniers rochers de la moraine. Là nous prenons pied sur le glacier dont la pente, d'abord très forte, diminue ensuite peu à peu. La neige, grâce au froid, est excellente; aussi avançons-nous vite et sans peine suivant une ligne droite qu'avec une précision mathématique les talons de Payot tracent devant nous.

Un changement de direction à gauche pour éviter un énorme dos d'âne hérissé d'effrayants séracs, et nous arrivons au pied d'un long couloir où la pente reprend de plus belle. Il faut nous attacher : halte donc! Nous en profitons pour éteindre nos lanternes devenues inutiles : déjà en effet le jour commence à poindre, allumant là-bas sur les silhouettes fantastiques des montagnes une longue série de feux allant du Weisshorn tout rose à la pointe toute rouge du Cervin. Plus loin, sur une bande de ciel bleu surmontée de nuages pourpres, nous apercevons, tout étincelantes de soleil, les blancheurs lointaines d'Italie et de Savoie. Que n'avons-nous ici le beau temps qu'il fait là-bas !

Après le couloir dont l'escalade ne demande que quelques minutes, vient un large plateau assez long à traverser, puis une interminable pente sans caractère défini. Du chemin, mortellement ennuyeux dans sa simplicité, rien à dire.

De la neige, toujours de la neige! Aussi ne s'en occupe-t-on guère. D'un pas inconscient, chacun va devant soi, les yeux fixés sur le dos de son devancier, bientôt hypnotisé par cet objet unique du regard se détachant en silhouette noire sur la blancheur éblouissante de la route. Peu à peu, à mesure qu'on avance, toute notion des choses environnantes se perd, les sens s'émoussent; seul le sixième, celui de la marche, continue à fonctionner. Il ne faut d'ailleurs pas se figurer que cette inconscience du mouvement, cette espèce de sommeil ambulant soient moins fatigants que l'activité raisonnée, car que peut le physique quand le moral n'est pas là pour le relever? C'est ainsi que, tout en exigeant une dépense de forces bien plus considérable, une ascension de rocher, difficile mais intéressante, est pour l'organisme une bien moindre épreuve qu'une longue et facile marche dans la neige.

Seul d'entre nous Payot qui conduit la caravane travaille intellectuellement, cherchant sans cesse l'endroit où la neige est le plus résistante, en observant la teinte, la sondant par-ci par-là du bout de son piolet, constamment anxieux d'une crevasse non vue.

Cependant, sans nous en apercevoir, nous nous élevons peu à peu, et bientôt, vers 8 heures, nous arrivons à un grand plateau bordé à l'Est par les deux principaux sommets du Mont-Rose, la Dufourspitze (4,638 mèt.) et le Nor-

dend (4,612 mèt.). Nous devons être à plus de 4,000 mètres à en juger par la pointe du Mont-Blanc (4,810 mèt.) que là-bas au loin nous apercevons par-dessus les coupoles du Breithorn (4,200 mèt.). Avant de commencer l'escalade finale nous faisons une courte halte pour restaurer nos forces; mais bientôt le froid, de plus en plus vif, nous remet en mouvement et c'est presque en courant que, dans un engourdissement de pieds et de mains intolérable, nous gravissons le flanc de l'arête sur laquelle sont greffées les diverses sommités du Mont-Rose. Au bout d'un quart d'heure heureusement nous atteignons un petit col (Sattel, dans le dialecte du pays), qui sépare la pointe Dufour, située à notre gauche, d'une autre proéminence sans importance, et passons en Italie où, délicieusement installés sur un rocher surplombant le vide, nous nous faisons pendant quelque temps dégeler au soleil.

Puis nous nous remettons en route sur l'arête ici fortement inclinée et, qui pis est, recouverte d'une croûte de neige glacée formant du côté italien une corniche menaçante. L'endroit n'est guère rassurant : aussi les guides n'avancent-ils que pas à pas, avec force tâtonnements, déterminant méticuleusement à l'aide du piolet la bande à peine large d'un mètre où le pied peut se poser en sûreté. En dépasser les bords, ce serait à droite un plongeon certain à travers la corniche, à gauche une glissade proportionnelle-

ment accélérée, aboutissant, là en bas, au fond bleu d'une crevasse.

Au bout d'une vingtaine de minutes heureusement nous atteignons le premier tourillon du long mur crénelé qui forme la partie supérieure du Mont-Rose, mur dont il va nous falloir maintenant suivre le faîte, le vrai sommet (4,630 mèt.) se trouvant à l'autre extrémité. Le commencement de la traversée est plutôt facile, c'est une agréable promenade sur de bons rochers à peine ébréchés par le temps et le plus souvent dépourvus de neige. Mais bientôt les difficultés augmentent : l'arête de plus en plus étroite, de plus en plus vermoulue, est maintenant recouverte d'une mince couche de glace sur laquelle nous glissons à qui mieux mieux. A chaque instant un rocher vient nous barrer le passage; puis ce sont de profondes meurtrières dans lesquelles il faut nous laisser descendre pour remonter de l'autre côté à force de poignets. Ajoutez à cela l'altitude plus de 4,600 mètres et le froid qui rendent tout effort plus pénible. Enfin, après avoir plusieurs fois cru toucher au but, nous arrivons au pied d'une superbe tour ronde que nous escaladons par une corniche latérale. Encore une descente, puis quelques pas sur la neige et, à dix heures précises, nous prenons pied sur le sommet du Mont-Rose (4,638 mèt.) petite plate-forme de deux mètres de diamètre déjà occupée par une dizaine de personnes. Pour trouver place, il nous faut des-

cendre un peu sur le versant italien où du moins nous avons l'avantage d'être en plein soleil. Avec une caravane anglaise comprenant une dame, qui arrive après nous, nous sommes une vingtaine au sommet.

La vue malheureusement laisse à désirer : pendant que nous montions, les nuages se sont condensés au-dessous de nous et maintenant un impénétrable rideau s'étendant de tous côtés jusqu'à l'horizon nous cache tout ce qui est au-dessous de 3,000 mètres, toutes les vallées du Piémont par exemple. De cet océan de coton blanc, seules les grandes pointes émergent, mettant çà et là sur l'immensité blanche de grosses taches noires et brunes de rocher.

Voici d'abord, à côté de nous, les nombreuses sommités du Mont-Rose : *Nordend, Balmenhorn, Ludwigshoehe, Punta Gniffetti* (avec la cabane de la Reine Marguerite) *Zumsteinspitze*, etc. simples boursouflures de l'énorme massif; puis, partant de ce nœud puissant, les deux bras immenses de neige et de rocher qui enlacent la vallée de la Viège;

au Nord, les grandes masses du Dom, l'Allalinhorn, l'Alphubel, le Rimpfischhorn, les Mischabels toujours rouges;

à l'Ouest, la corniche argentée du Lyskamm que sépare le Felikjoch, de Castor et Pollux, jumeaux par la similitude de leurs blanches rotondités; la gigantesque arête du Breithorn flanquée de cascades de glace et de neige, le

petit Mont-Cervin gardant le Théodule ; puis une défaillance de la montagne, une large échancrure d'où émergent à peine quelques rochers, allant jusqu'à l'endroit où tout d'une pièce se dresse l'immense corne du Cervin, sublime épave de formations disparues ; en face de nous, la pyramide de la Dent Blanche ; puis un enchevêtrement incroyable de formes bizarres, une moraine dont chaque pierre est un pic allant du sombre Gabelhorn au Weisshorn resplendissant de glace ;

tout au fond, en dernier plan, la masse éternellement dominante du Mont-Blanc ; plus près le Grand Combin ; au Sud-Ouest, la Trivola, le Grand Paradis.

Nous passons au sommet une charmante demi-heure, caressés par un délicieux soleil qui ne luit que pour nous et dont ne jouissent pas les habitants de la vallée : on ne se croirait guère à 4,600 mètres.

Peu à peu le vide se fait autour de nous ; l'une après l'autre les caravanes partent. A notre tour nous disons adieu au Mont-Rose et nous nous mettons en route, non sans regret.

La traversée de l'arête est maintenant bien plus facile qu'à la montée ; presque partout, en effet le soleil a fait fondre la glace et là ou il y en a encore les marches sont taillées. La dernière partie surtout, si difficile à la montée, est maintenant méconnaissable ; nous la descendons presque en courant avec une aisance que nous n'au-

rions jamais rêvée. Aussi en moins d'une heure sommes-nous au Sattel. A partir de là, la descente devient pénible : le soleil dont les rayons nous sont renvoyés avec usure par les pentes immuablement blanches qui nous entourent, brille maintenant dans un ciel presque noir, de tout son éclat, et rend la chaleur intolérable; la neige complètement ramollie ne nous porte plus. Aussi est-ce une suite ininterrompue d'enfoncements, de glissades, de culbutes, de tensions subites de la corde provoquées par l'inégalité de la marche. Peu à peu la bonne humeur elle-même s'en va. Au lieu de rire comme jusqu'à présent de ces petites mésaventures, on se fâche : ceux qui tombent s'en prennent à ceux qui les précèdent, l'irritation est continuelle...

Au bout de quelque temps heureusement, l'ombre arrive, apportant avec la fraîcheur l'apaisement, et durcissant la neige sur laquelle il est, à présent, possible de marcher.

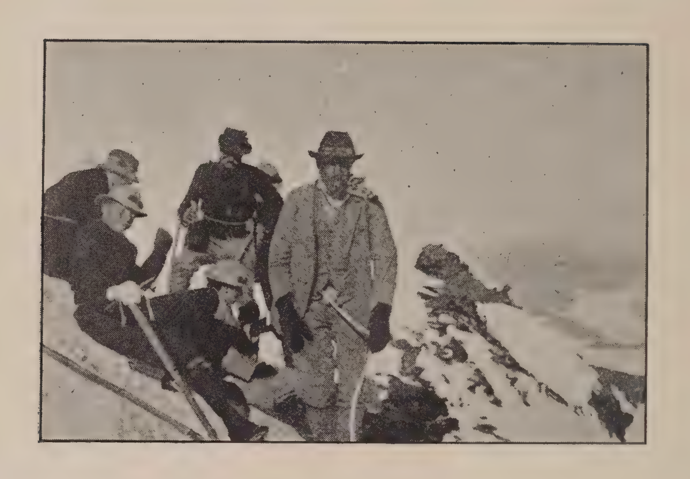
Nous sommes arrêtés en haut du second couloir par une énorme crevasse de deux ou trois mètres qu'une couche de neige illusoire cache à nos regards. Avec des précautions infinies Payot, à quatre pattes, s'approche du bord du gouffre, détermine en regardant par un trou pratiqué dans la neige, l'endroit où celle-ci pourra nous porter; puis un à un nous passons pendant que le premier et le dernier de chaque cordée prennent position, prêts à toute éventualité. Le passage se fait sans encombre; seul un de nous enfonce toute

sa jambe dans un trou, nécessitant tout un sauvetage qui d'ailleurs est vite fait.

A une heure et demie enfin nous atteignons la moraine après une glissade vertigineuse de plusieurs centaines de mètres. Nous nous détachons, nous repartons de plus belle, et un quart d'heure après nous atteignons la cabane, où dans un effondrement de muscles enfin détendus, nous nous reposons une demi-heure.

A 2 heures et demie nous nous remettons en route en deux groupes qui se séparent après le glacier : ceux qui veulent prendre le train au Riffelberg et ceux, dont je suis, qui préfèrent descendre à pied. Les derniers arrivent à Zermatt à 4 heures, les autres à 4 heures et demie, tous en bon état et enchantés de l'ascension.

Mai 1899.





LES ASCENSIONNISTES ET LEURS GUIDES AU SOMMET DU MONT-CERVIN.
(1er septembre 1898)

AU MONT-CERVIN

31 AOUT-1er SEPTEMBRE 1898

Il y a bon temps que le Cervin a perdu son traditionnel renom d'inaccessibilité et que les génies malfaisants, lanceurs de pierres, dont de naïves légendes peuplaient autrefois ses rochers, ont fait place à la foule disparate des grimpeurs, hôtes banals d'un jour. Chaque année, chaque instant presque, enlève au sommet jadis vierge, maintenant foulé sans cesse, avec un peu de sa pierre, un peu de sa gloire; bientôt l'ascension, réputée d'abord impossible, puis très dangereuse, ne sera plus pour l'alpiniste exercé qu'une simple promenade, qu'un peu de gymnastique sans danger, en attendant qu'une commode crémaillère vienne définitivement remplacer les difficultés de l'escalade. Et cependant, pour l'alpiniste, le Cervin est encore et restera toujours la montagne par excellence, fascinante par sa forme étrange et ses précipices sans fond, célèbre par les luttes acharnées dont elle fut le

théâtre, type classique d'une ascension de rocher.

Voilà pourquoi, en alpinistes qui se respectent, nous avions depuis longtemps placé dans le Cervin notre ambition suprême, voilà pourquoi chaque fois qu'au cours d'une de nos ascensions dans la chaîne du Mont-Blanc nous apercevions, surgissant des blancheurs lointaines du Valais, l'immense corne noire, notre pensée était toujours : monter là-haut.

Voilà enfin pourquoi, en août dernier, nous débarquions à Zermatt, avec la ferme intention d'exécuter le plus tôt possible un projet si longtemps caressé.

31 août — Le grand jour est arrivé, les derniers préparatifs sont faits, les sacs des guides bouclés. Lentement, la caravane s'ébranle et après avoir pendant quelque temps suivi ce que les guides appellent la moraine de Zermatt, c'est-à-dire la grande rue pavée d'horribles cailloux pointus, elle sort triomphalement du village.

En fait d'ascensionnistes, nous ne sommes que trois : mon frère Antoine, mon domestique Augustin Damen et moi; mais avec les trois guides Frédéric et Alphonse Payot de Chamonix et Aloys Supersacco de Saaz, le porteur Jean Payot, fils de Frédéric, le convoi d'amis qui nous accompagnent à pied, à âne, et la chaise à porteurs où ma mère nous suit jusqu'au Lac Noir, nous formons une imposante procession.

Rien à dire du sentier qui de Zermatt conduit

à l'hôtel du Lac Noir, sentier charmant d'ailleurs, montant au milieu de prairies parsemées de fleurs, au travers de bois alternés de clairières, bordé de ces chalets Valaisans, coquets et propres, qui ressemblent à des jouets.

A 11 heures et demie, nous arrivons à l'hôtel, (2,589 mètres d'altitude) admirablement situé sur le prolongement élargi de l'arête N.-E. du Cervin, à l'entrée du glacier de Furggen, près du petit lac dont il porte le nom.

Déjeuner très gai! Le temps qu'il fera demain forme le thème principal de notre conversation. Le matin, le ciel était peu rassurant : partout de gros nuages noirs, violemment chassés par un vilain vent d'ouest, porteur de pluie! Maintenant heureusement il s'est plutôt déchargé; déjà par-ci par-là on voit le bleu percer et le bonnet du Cervin lui-même, si menaçant il y a deux heures, commence lentement à se désagréger, laissant voir par endroits, à des hauteurs non soupçonnées, de grosses taches brunes de rocher. Bientôt toute la face Nord est dégagée; les nuages acculés par la tempête derrière la face Est forment un immense drapeau gris auquel, à chaque instant, le vent enlève un morceau; une demi-heure après, il n'en reste plus que quelques lambeaux qui, par leur danse échevelée, témoignent de la violence de la bourrasque. Nous en profitons pour contempler à notre aise la route de demain, nous apercevons même là-haut une caravane qui, péniblement, descend le névé de

l'Épaule, exagérant dans le télescope la difficulté de l'entreprise.

A 3 heures enfin, après une visite à la petite chapelle du Lac Noir, où deux plaques de marbre rappellent la mort de deux victimes du Cervin, Seiler et Biener, nous disons adieu à ceux qui nous ont accompagnés et nous nous mettons en route pour la vraie ascension.

En partant, nous rencontrons trois caravanes qui reviennent; elles n'ont pas eu de chance : vent épouvantable, froid intense, aucune vue! Notre but immédiat est maintenant l'arête du Hörnli, énorme jetée de pierre, séparant les glaciers de Furggen et du Matterhorn, sur laquelle nous devons gagner le vrai Cervin. Nous n'avons pour le moment qu'à suivre le sentier. Une petite descente, une ancienne moraine recouverte de gazon à traverser, et nous arrivons à un lac, plus grand que le Lac Noir, dont les eaux métalliques reflètent le Cervin. Là, il nous faut prendre la moraine du glacier de Furggen, chaos inextricable de blocs de toute forme, de toute grandeur, apportés en des temps préhistoriques par des couches de glaciers disparues. La traversée de ce dédale n'est heureusement accompagnée d'aucun des tourments qui souvent font de ce genre de pérégrination un véritable martyre : le chemin, très bien tenu, court en effet, ici, sur une espèce de digue de pierre parfaitement régulière qu'on dirait mise là exprès par la nature. Aussi sommes-nous bientôt au pied de

l'arête et, après quelques minutes d'une escalade assez aisée dans un couloir à marches artificielles, sur l'arête elle-même.

Partout ailleurs ce côté-ci, poli il y a plusieurs milliers d'années par le glacier de Furggen, est, paraît-il, absolument impraticable, de sorte que, pour éviter les dents de la crête, il nous faut passer sur l'autre versant. Là, nous retrouvons notre sentier, qui tracé d'abord dans le rocher, nous fait ensuite traverser d'immenses plaques de neige absolument lisses descendant d'une traite jusqu'au Matterhorner-gletscher (1). Nulle difficulté sérieuse : seul le vent soufflant par rafales, rend parfois la marche pénible.

Pendant une vingtaine de minutes, nous avançons ainsi à peu près horizontalement; puis peu à peu, l'inclinaison de l'arête augmentant sans cesse, les plaques de neige finissent par disparaître laissant à nu le rocher qu'il nous faut attaquer. Au commencement, il est vrai, nous n'avons à faire qu'à une espèce d'éboulis de blocs énormes entre lesquels un chemin est facile à trouver et où il n'est que rarement nécessaire de se servir des mains; mais au bout d'une demiheure le jeu se corse, les marches deviennent plus hautes, les faux-fuyants moins faciles à trouver; bientôt même une énorme plaque de rocher triangulaire, presque lisse, vient nous barrer le chemin. C'est la première difficulté

(1) Glacier de Matterhorn.

sérieuse du Cervin, difficulté, nous disent les guides, dans le genre de celles que nous aurons à surmonter le lendemain; aussi l'aisance avec laquelle nous nous en tirons nous donne-t-elle bon espoir pour la suite de l'ascension.

La plaque une fois passée, le chemin redevient facile et un quart d'heure après, à 5 heures environ, nous arrivons à la Cabane du Club Alpin, où nous devons passer la nuit. Nous y trouvons installés deux Allemands avec leurs guides, qui assez aimablement nous souhaitent la bienvenue. Le premier, un gros bonhomme à grande barbe rousse, est un de ces types classiques qu'on ne se représente que dans une taverne allemande, un énorme pot de bière à la main : son compatriote l'intitule *Herr Professor* et de fait il semble appartenir à l'enseignement; l'autre un long maigre, à la physionomie peu germanique, porte le titre de *Herr Doctor*.

La cabane, heureusement, est assez grande pour tout le monde; nous laissons une pièce aux Allemands et nous nous installons dans l'autre où un bon feu ne tarde pas à nous réchauffer. Dehors le vent continue à souffler en rafales, sifflant lugubrement à travers les rochers. Néanmoins, comme le temps s'est entièrement remis, nous nous risquons dehors pour jouir de la vue. Comme de juste, c'est la face Est du Cervin, théâtre de nos luttes du lendemain, qui tout d'abord attire nos regards. Spectacle saisissant! Sur un plan d'inclinaison moyenne, un inex-

tricable enchevêtrement de rochers de toutes formes, de toutes grandeurs, sillonnés de couloirs profonds, tachés de grandes plaques de neige; un monde de pierre étrangement vivant, aux aspects infiniment variés; une féerie immense, toujours renouvelée, dans laquelle l'œil se perd, trompé par les intervalles non soupçonnés. Voilà la face Est du Cervin! Et vraiment à voir ce chaos incroyable, ce désordre sublime, on se demande si c'est bien là l'immense muraille presque verticale, absolument lisse et apparemment inaccessible qu'on a contemplée de Zermatt, si là-bas ce petit piton dépassant à peine les rochers qui l'entourent est bien la pointe aérienne qui couronne le Cervin! Question d'optique et de point de vue! Pendant quelque temps, nous restons en contemplation devant la colossale pyramide de pierre; puis nos yeux se reportent sur le reste du panorama. En ce moment, le soleil se couche, caressant de ses derniers feux tout cet amoncellement prodigieux de neige et de glace qui, à l'Est, borde la vallée de la Viège. Ce sont les Mischabels qui les premiers s'embrasent, puis de pic en pic, de dôme en dôme, l'incendie se propage, teignant de rose la blancheur de la neige et de pourpre le brun foncé du rocher. En même temps, le bleu du ciel, sur lequel se détachaient tanôt les cimes blanches, se décompose, faisant place à trois bandes superposées, bleue, rouge et verte, que séparent mille nuances indéfinissables.

Pendant quelques minutes c'est une étourdis

sante fanfare de couleurs qui à chaque instant va *crescendo*; puis peu à peu tout s'éteint, il ne reste plus que la blancheur blafarde de la neige sur le bleu foncé du ciel!

Ce n'est d'ailleurs qu'un entr'acte; car déjà la pleine lune, comme si elle n'avait attendu que la sortie du soleil pour entrer en scène, commence à surgir de derrière le Mont-Rose, énorme, sanglante. Quelque temps encore les dernières lueurs du crépuscule dominent la clarté nouvelle; puis la nuit se fait; la lune, restée seule, inonde de sa lumière bleue tout ce cirque immense plein de vapeurs mystérieuses, inventant mille formes étranges, donnant à chaque chose un aspect nouveau, répandant partout un calme impressionnant, fantastique, le calme de la mort. Le spectacle est maintenant fini; le décor restera le même jusqu'à demain matin. Aussi nous arrachons-nous, bien qu'à regret, à notre contemplation pour redescendre aux vulgarités de la vie.

Dans la cabane où les guides nous ont préparé le souper, nous retrouvons nos deux Allemands dont la faim a également éteint l'enthousiasme et dont les « *grossartig* » (1), s'appliquent maintenant à une énorme pièce de bœuf qu'ils sont en train de dévorer. A en juger par leur bonne humeur, l'opération, savamment dirigée par *Herr Professor*, semble leur procurer une joie véritable. Ils ne regrettent qu'une chose : c'est de ne pas

(1) Expression d'admiration en usage dans la langue allemande, littéralement : « grandiose ».

avoir là leur *Vereinskapelle* (bande de musique de leur société) institution qui dans leur existence semble jouer un rôle prépondérant et au sujet de laquelle leurs plaisanteries ne tarissent pas.

Le repas fini, nous sortons pour rassurer, par une série de feux de Bengale verts et rouges, Zermatt sur notre sort. Là-bas, au fond de la vallée, une lumière bleue tremblote un moment. C'est la réponse. Bonsoir.

Vite nous rentrons, et tant bien que mal nous nous entassons les uns contre les autres, sous les couvertures que nous avons apportées du Lac-Noir. Peu à dire de la nuit : ajoutez aux désagréments habituels d'une nuit passée en montagne les sifflements lugubres du vent, les non moins lugubres ronflements de *Herr Doctor*, les coups de coude continuels de voisins trop serrés, l'anxiété de savoir quel temps il va faire, et vous en aurez une idée suffisante.

A 2 heures environ branle-bas général. *Herr Professor* commence à se trémousser d'impatience, et *Herr Doctor* lui-même interrompt ses ronflements; l'un après l'autre les guides se lèvent et vont faire du thé pour nous et du café pour eux-mêmes, car ils n'aiment pas le thé. Comme d'ordinaire, ils prennent leur temps; aussi l'impatience des deux Allemands ne connaît-elle plus de bornes : vite ils engloutissent plusieurs bols de thé avec de grandes tartines de pain, bousculent leur guide trop lent à leur gré attrapent leur porteur qui ne peut arriver à

boucler son sac, et se précipitent dehors comme une trombe, oubliant la convention que nous avons faite la veille de partir en même temps pour éviter de nous envoyer des pierres : il est vrai que, quand on est en haut, le danger est moins grand ! Dans leur précipitation, ils oublient une bouteille que dix minutes après leur porteur, suant sang et eau, vient chercher.

Quant à nous, il faut attendre encore un quart d'heure que les Payot aient fini de savourer leur café et de ficeler méthodiquement leurs sacs. Après quoi, nous nous attachons en deux cordées ; mon frère Antoine avec Frédéric Payot et son fils, moi avec Supersacco, Alphonse Payot et Augustin, et nous nous mettons enfin en route à 3 heures un quart, suivis d'une caravane anglaise qui a préféré coucher au Lac Noir et en partir vers 1 heure du matin.

Départ étrange ! Entre les rochers auxquels, par une suppression de tout détail trop cru, la lune donne quelque chose de surnaturel, glisse une longue file de formes confuses, suivies d'ombres immenses que déchirent les mille aspérités de la montagne. Comme pour ne pas troubler le sommeil des géants de pierres chacun se tait : on n'entend que le bruit discret des pointes de piolet heurtant le rocher. L'heure est en effet solennelle : nous sommes maintenant arrivés au vrai Cervin, à l'endroit où, tout d'une pièce, l'immense obélisque surgit de son socle de neiges et de moraines. Devant nous une paroi de

rocher noir se dresse, inattaquable ; il nous faut transiger avec la montagne, aller lui demander plus à gauche l'accès qu'elle nous refuse ici.

Charmante, d'ailleurs, la traversée de ces quelques pans de rochers gigantesques au milieu de ce monde de formes étranges rendues encore plus fantastiques par le mystère de la nuit. Notre chemin? Une étroite corniche à peine définie entre l'immense muraille sans couleur, contre laquelle nous rampons, et l'abîme vague, plein de miroitements argentés du glacier dormant sous la lune. Les difficultés, on ne s'en aperçoit guère : tantôt c'est un couloir profond à traverser, tantôt un rocher saillant à contourner, tantôt une plaque lisse à passer; mais ici, sous le manteau uniforme de la nuit qui cache le danger, tout paraît facile à l'imagination rassurée.

Les difficultés d'ailleurs, si difficultés il y a, ne durent guère plus d'une vingtaine de minutes grâce au glacier de Furggen dont nous atteignons bientôt les plaques supérieures, semblables à de grandes vagues blanches déferlant contre les flancs de la montagne.

A partir d'ici le chemin est de nouveau tracé: nous n'avons qu'à suivre la ligne d'intersection de la neige et du rocher. Pendant une dizaine de minutes nous marchons ainsi horizontalement; puis peu à peu la ligne en question remonte vers une grande échancrure de la montagne dans laquelle elle nous fait pénétrer. Nous avons le

plaisir d'y rejoindre nos bons amis les Allemands et sommes nous-mêmes obligés de faire halte. C'est que, pour sortir de l'impasse où nous sommes, il faut à notre droite escalader un rocher absolument vertical de trois ou quatre mètres de hauteur contre lequel, en ce moment même, *Herr Professor* est en train de se débattre. A en juger par ses efforts, l'opération doit être difficile, et nous plaignons sincèrement le guide à qui incombe la dure tâche de le hisser. Après *Herr Professor*, *Herr Doctor* passe. Puis c'est notre tour. En réalité, le passage n'est guère terrible.

Une fois en haut, nous obliquons légèrement à droite pour éviter un couloir ennuyeux, puis nous montons droit devant nous, suivant la ligne de plus grande pente comme on dit en géométrie. Nulle difficulté sérieuse! La face Est du Cervin n'est en effet le plus souvent qu'un gigantesque escalier, aux marches plus ou moins hautes, plus ou moins marquées, mais toutes relativement faciles à gravir. C'est à cette configuration qu'on doit la facilité relative de l'ascension du côté de la Suisse par rapport au côté italien, où, entre deux précipices impraticables, il faut suivre une arête vermoulue; et cette différence a pour origine principale la composition géologique de la montagne. Le Cervin étant en effet formé, depuis la base jusqu'au sommet, de rochers stratifiés en bancs assez réguliers qui tous sont légèrement relevés vers l'Est, les rochers qui du côté de l'Ita-

lie ont une tendance marquée à surplomber forment, au contraire, du côté Suisse, des marches admirables, inclinées vers la montagne. Ajoutez à cela l'inclinaison relativement faible (tout au plus 45 degrés), de la pente, habituellement considérée comme verticale parce qu'on ne la voit que de face, et vous vous expliquerez la facilité surprenante avec laquelle on se meut ici sur des rochers qui de loin paraissent absolument impraticables. Le plus souvent nous n'avons même pas à nous servir de nos mains : le piolet suffit. Aussi avançons-nous rapidement, sans prendre garde au chemin qui n'est guère défini. Souvent même nos deux cordées se séparent pour se retrouver quelques centaines de mètres plus haut, quand quelque partie plus raide nous force à chercher le point faible de la montagne.

Et nous montons! Nous montons sans arrêt, à peine conscients de l'effort dépensé, dans l'éblouissement d'un soleil levant radieux..... Et, par contraste, nous songeons à ces montées mortellement ennuyeuses dans la neige glissante d'interminables glaciers auxquelles ailleurs nous avons été si souvent condamnés... Béni soit le rocher! Qu'importe, après tout, qu'ici l'effort musculaire soit double, triple peut-être! L'esprit au moins se repose! Sur la neige, la fatigue, à cause de l'ennui, est autant morale que physique; ici elle n'est que physique, et encore n'a- t-on guère le temps d'y penser.

Aussi sommes-nous tout étonnés de nous trou-

ver si haut, quand, deux heures environ après notre départ, les guides nous montrent, à quelque cent mètres au-dessus de nous, l'ancienne cabane du Club Alpin, audacieusement perchée sur un rocher en forme de tour, un peu à gauche de l'arête. Le chemin pour y arriver n'est guère difficile : nous traversons d'abord une large bande de neige qui, du glacier de Furggen à l'arête N.-E. du Cervin, marque d'une longue cicatrice blanche toute la face sur laquelle nous sommes; puis, après quelques rochers sans importance, nous atteignons une cheminée garnie d'une corde dont l'escalade assez facile nous met sur la plate-forme de la cabane. Pour gagner l'entrée située de l'autre côté, il n'y a plus qu'à faire le tour, sur une étroite corniche ménagée entre le mur et l'abîme.

La cabane, une petite hutte en pierres dans laquelle, même en se serrant, quatre personnes auraient peine à trouver place est pleine de neige et depuis longtemps hors d'usage : néanmoins, comme l'endroit est commode pour s'asseoir, nous nous y arrêtons dix minutes; après quoi nous repartons de plus belle, laissant derrière nous *Herr Doctor* et la caravane anglaise, tandis que *Herr Professor* qui, malgré sa corpulence, grimpe comme un chamois, gagne continuellement de l'avance.

Le chemin maintenant devient plus accidenté; ce n'est plus le grand escalier aux marches presque régulières de tout à l'heure; ici les diffi-

cultés se succèdent et ne se ressemblent pas, sans que du reste nous nous en plaignions, car c'est vraiment un plaisir que d'escalader ces rochers bien solides, absolument dépourvus de neige.

Nous voici maintenant à la cheminée Moseley, ainsi nommée du nom d'un Américain imprudent qui, s'étant détaché de ses guides, perdit pied en voulant la descendre et s'en alla en bonds progressifs jusqu'au glacier de Furggen où l'on trouva son cadavre trois jours après. Depuis on y a mis une corde. Néanmoins la difficulté est encore assez sérieuse.

Un peu plus haut, les guides nous montrent le théâtre d'une autre catastrophe, l'étroit bandeau de neige sur lequel mourut en 1886, de froid autant que de fatigue, l'Anglais Brockard que ses compagnons durent abandonner là, après une nuit passée au milieu d'un épouvantable ouragan de neige, pour aller chercher du secours à Zermatt. Quand ils revinrent, il était trop tard ! A la cheminée Moseley succèdent quelques plaques assez raides qui donnent à travailler aux bras, puis un couloir presque vertical, mais en somme assez facile à escalader grâce aux aspérités nombreuses du rocher. En haut, nous trouvons un étroit espace suffisamment confortable, où entre un grand rocher et un précipice qui donne à réfléchir, nous nous installons pour manger quelque chose, juste au-dessous de *Herr Professor* qui, lui aussi, perché sur un rocher, prend sa petite collation.

A partir de cet endroit, nous nous rapprochons résolument de l'arête par une série de couloirs plus ou moins difficiles que dominent à droite d'immenses monolithes bruns, et vingt minutes après nous atteignons les rochers qui forment la base de l'Épaule.

Encore une catastrophe à noter ici : la mort de l'Allemand Goers et de son guide emportés en 1890 par une rafale de vent.

L'Épaule que maintenant nous allons attaquer est une immense saillie de rocher greffée pour ainsi dire sur l'arête N.-E. du Cervin, à l'endroit même où le pic final commence, entre la face Nord dont la séparent d'insondables précipices, et la face Est à laquelle la relie un petit névé triangulaire, le névé de l'Épaule. C'est ce névé qu'à présent il nous faut traverser, ou plutôt escalader, car la pente est ici d'au moins 45 degrés.

Montée désagréable s'il en fut! Sur ce plan glacé, à peine recouvert d'une mince couche de neige mouvante, nul soutien, nul appui! Derrière nous, une surface absolument lisse limitée en bas par une ligne toute droite derrière laquelle l'imagination devine mille précipices! Seule l'aisance avec laquelle devant nous les guides avancent, tout en jouant du piolet, nous donne confiance, et encore ne parvient-elle pas à nous arracher à cette idée énervante, obsédante, d'une glissade possible, monstrueuse, effrénée, aboutissant à une chute de plus de mille mètres! Aussi est-ce avec un véritable soulagement que nous

trouvons un peu plus loin une corde qui, bien qu'à moitié enfouie dans la neige, nous permet de gravir en toute sûreté le reste du névé.

En haut nous reprenons l'arête qui, considérablement rétrécie, forme ici l'Épaule proprement dite, une crête dentelée à peu près horizontale d'une vingtaine de mètres de longueur conduisant, entre deux abîmes, du névé que nous venons de quitter à la paroi du pic final. La traversée heureusement, bien qu'assez désagréable, n'est ni longue ni difficile, et bientôt on arrive au pied de cette partie de la face Est, qui, vue de Zermatt, semble verticale sinon surplombante : c'est, suivant une comparaison assez juste, la base du semblant de maisonnette que forme la partie supérieure de la montagne.

Il nous faut ici abandonner la face Est devenue, en raison de son escarpement, absolument impraticable. La face Nord, par contre, dont l'inclinaison diminue peu à peu, commence à paraître accessible. C'est ce qui en 1865, lors de la première ascension du Cervin, porta Whymper et ses compagnons à passer de ce côté. Les guides nous montrent même à droite, au-dessus de nous, l'endroit où, pendant la descente, un faux pas de Hadow l'entraîna avec lord Francis Douglas, le pasteur Hudson et le guide Michel Croz dans une glissade irrésistible qui, de précipice en précipice, les mena jusqu'au glacier du Mont-Cervin. Whymper lui-même et ses guides, les deux Taugwalder père et fils, n'échappèrent à

la mort que par miracle, la corde s'étant rompue à temps entre Taugwalder père et lord Douglas.

Maintenant on a partout ici chargé la montagne d'une profusion de cordes et de chaînes qui permettent de monter droit devant soi en suivant l'arête. Malgré cela, l'escalade n'est guère facile, les rochers sont lisses et glissants, les cordes souvent placées à des endroits où on ne peut guère s'en servir; il nous faut plusieurs fois nous hisser à force de poignets, exercice qui bientôt devient extrêmement fatigant pour les doigts à cause de la finesse des cordes. Aussi n'avançons-nous que lentement, un à un, évitant tout ce qui pourrait gêner ceux qui nous précèdent ou nous suivent. De temps à autre un endroit favorable nous permet de nous reposer et de goûter ce charme indéfinissable, fait d'un commencement de vertige et de l'idée d'un danger possible, qu'on éprouve à être ainsi suspendu dans les airs, loin du reste du monde dont nous séparent d'insondables abîmes. Puis la grimpade recommence absorbante, et nous oublions tout ce qui nous entoure pour ne nous occuper que de la difficulté du moment. Encore une petite demi-heure de ce jeu émouvant et l'angle de l'arête diminue tout-à-coup : nous sommes sur le toit du Cervin !

Un moment d'arrêt pour laisser passer *Herr Professor* et son guide qui déjà redescendent, véritable avalanche humaine, et nous repartons.

Le chemin est facile maintenant, la fatigue elle-même est oubliée ; nous courons presque.

Encore quelques plaques de neige semées de cailloux à traverser, quelques petits rochers inoffensifs à escalader et à 8 heures un quart nous posons le pied sur le sommet de nos rêves. Devant nous s'étend l'arête de neige qui, comme un pont suspendu, relie entre elles les deux extrémités du Cervin; à gauche, au-dessous d'une longue corniche formée par l'arête elle-même, les rochers qui surplombent Breuil ornés d'une frange de stalactites de glace monstrueux; à droite, une pente d'inclinaison moyenne, en partie recouverte de neige, allant jusqu'à l'endroit où, de ce côté, les précipices commencent. Encore quelques pas et nous voici sur le petit cône pointu de neige immaculée qui forme le sommet suisse (1) du Cervin. Cette fois la victoire est complète; aussi sommes-nous quelques minutes tout à la joie du triomphe; en un clin d'œil une bouteille d'asti est débouchée et vidée à la santé de la plus belle des montagnes. Puis pour mieux jouir de la vue, nous nous asseyons sur nos piolets croisés, en guise de bancs.

Depuis notre départ de la cabane c'est là le premier moment où nous ayons le loisir de porter nos regards autour de nous. Aussi le spectacle qui tout à coup se présente à nos yeux n'en est-il que plus saisissant. Ainsi perdus sur

(1) L'altitude relative des deux sommets du Cervin, suisse et italien, varie suivant le niveau de la neige. En 1898, le sommet italien m'a semblé être un peu plus élevé.

notre étroite plate-forme que limite de tous côtés l'abîme, inconscients de ce qui nous sépare du reste de la terre dont aucun bruit ne parvient jusqu'à nous, il nous semble planer dans l'espace. Au-dessus de nous, un ciel sans nuage, rendu presque noir par le contraste de la neige; à nos pieds, dans un éblouissement de lumière, un gigantesque chaos de masses de toutes formes, de toutes couleurs, s'étendant jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Sous la pureté immobile du ciel, tout cela dort dans le silence de l'espace; et pourtant cet océan immense aux vagues écumantes de neige donne bien l'impression vive et présente d'un travail gigantesque exécuté en des temps préhistoriques par l'eau et la glace. Aussi bien est-ce cette idée première de vie et de mouvement que l'œil, frappé seulement par les grandes lignes, transmet tout d'abord à l'esprit. Puis non moins merveilleux que l'ensemble, les détails peu à peu se détachent en groupes charmants dans le sublime tableau : les nuances délicates de la glace ou de la pierre adoucissant le contraste violent des clairs et des ombres, et, dans les masses imposantes, les fines dentelures du rocher. Nous avons à nos pieds presque toute la chaîne des Alpes. Voici d'abord l'incomparable massif des Alpes Pennines Centrales, entourant comme une couronne de roses blanches mêlée d'épines la vallée de la Viège, toute verte avec ses chalets proprets, plus minuscules que jamais,

d'où monte vers les cieux une lente fumée bleue.

Devant nous, semblant tout près, la Dent Blanche, immense pyramide toute hérissée de rochers ; plus loin, le Gabelhorn et le Rothhorn, avec leurs dentelures délicates, si délicates qu'elles semblent à la merci d'un souffle de vent ; puis le blanc Weisshorn, la série des Mischabels rouges, les grandes masses éblouissantes du Dom ; au centre, nœud puissant de ce colossal entassement de neiges et de rochers, le Mont-Rose avec sa série de pointes et sa longue traîne de glaciers ; plus près de nous, la crête argentée du Lyskamm, les pyramides jumelles de Castor et de Pollux, les coupoles du Breithorn flanquées du petit Mont-Cervin. A l'ouest, le prolongement des Alpes du Valais allant en une série formidable de glaciers jusqu'au Grand-Combin et au Mont-Velan, superbes dans leur isolement. Puis, une large entaille : la vallée du Rhône jusqu'au lac de Genève dont on apercoit quelques miroitements ; puis, seul dans une auréole de soleil que la neige nous renvoie, le géant des Alpes, le Mont Blanc, écrasant de ses 4.800 mètres son entourage de dômes et d'aiguilles,

Voici maintenant le Dauphiné, les grands plateaux du Pelvoux, les ruines crénelées de la Meije et de la Barre des Écrins, les masses blanches de la Tarantaise. Au sud l'Italie : des montagnes blanches, le Grand Paradis, la Trivola, se détachant sur les prairies vertes des vallées du Piémont émaillées de gais villages ; tout au

fond, placé comme une sentinelle avancée aux portes de l'Italie, le cône imposant du Viso surgissant tout seul de la plaine, puis un amas indéchiffrable de montagnes et de collines toujours plus bleues allant jusqu'à la Méditerranée.

A l'Est se montrent les Fiz noirs et blancs de l'Engadine se détachant parfaitement sur le voile des vapeurs bleues qui là-bas à l'horizon, enveloppent l'Ortler, le géant du Tyrol.

Plus près et plus au Nord, les grandes masses de l'Oberland Bernois, la blanche Jungfrau, le sombre Finsteraarhorn, le Moine terrible ; tout un monde de glaciers et de rochers que l'œil fatigué renonce à détailler.

De tous côtés, l'atmosphère est idéalement pure ; des montagnes situées à 100,200 kilomètres, nous apparaissent avec tous leurs détails, leurs pointes, leurs arêtes, leurs couloirs, leurs glaciers.

Salut à nos vieilles connaissances qui nous rappellent de bons jours passés : quelques-unes d'entre elles ont d'ici un aspect que nous ne leur avons jamais vu. Salut aussi à nos ambitions futures, pointes fascinantes qui semblent nous dire : à quand notre tour ?

Longtemps nous resterions en contemplation devant ce panorama merveilleux, si, après l'esprit, le corps n'avait aussi ses droits, que le froid apporté par de continuelles rafales nous rappelle. En route donc !

Mais avant de partir, faisons à Zermatt d'où

on nous observe par le télescope le signal convenu pour dire que tout va bien et que la caravane se prépare.

Après un dernier adieu, la première cordée fait demi-tour à droite, la seconde demi-tour à gauche. Je suis de la seconde : destination, Italie.

Nos premiers pas sont faciles : pour atteindre le sommet Italien, nous n'avons qu'à suivre l'arête en nous tenant un peu sur la face Nord afin d'éviter les saillies de la crête : simple promenade de cent mètres sur de bons rochers ou de la neige pendant laquelle le piolet des guides n'a même pas à travailler ! Une seule petite difficulté : la traversée de l'entaille d'ailleurs peu profonde qui sépare les deux sommets et marque la frontière d'Italie et de Suisse. Le sommet Italien passé, tout change. Encore une courte descente sur la neige, puis plus rien ! Devant nous, à droite, à gauche, le vide ! Le moment est solennel : encore un pas et nous allons pénétrer dans une région féerique de rochers et de précipices dans laquelle pendant six heures nous devrons nous débattre contre d'innombrables difficultés. Plus que tout autre, le chemin qui s'ouvre devant nous est célèbre dans les annales de l'alpinisme : autour de cette arête de deux kilomètres toute une littérature s'est formée, et, tandis que la face Nord, plus courue en raison de sa bonhomie relative, n'est, à cause de son uniformité, connue en général que dans ses grandes lignes, ici chaque pierre a pour ainsi

dire son histoire, chaque passage difficile son nom. Cette renommée universelle s'explique facilement ; il serait, en effet, presque impossible de trouver dans toutes les Alpes un résumé aussi complet des obstacles que le touriste doit vaincre pendant une ascension de rochers : cheminées de toute nature, plaques de toutes dimensions, arêtes de neige ou de rocher, rochers à contourner ou à franchir, rien n'y manque. Ajoutez à cela la grandeur sublime du spectacle continuellement changeant, l'effet fascinant produit sur l'esprit déjà énervé par la forme bizarre des choses, l'idée des luttes que l'homme a livrées contre la montagne avant de la vaincre, les récits encore vivants de Whymper ou de Tyndall, et vous comprendrez la curiosité presque respectueuse avec laquelle tout alpiniste s'engage dans cette route merveilleuse.

Dès le premier pas, notre attente est comblée : nous faisons un véritable plongeon d'une quinzaine de mètres dans le vide, le long d'une corde trop fine qui nous coupe les doigts. Un moment d'arrêt sur une étroite plate-forme pour attendre la queue de la colonne, puis, nouvelle corde, nouveau plongeon individuel. Supersacco disparaît le premier ; puis, dès qu'il a atteint un endroit sûr, c'est mon tour, et ainsi de suite, de façon à ce qu'un d'entre nous ait toujours prise sur le rocher et puisse au moins, en cas d'accident, essayer de retenir les autres. Y parviendrait-il le cas échéant ? Cela n'est rien moins que

sûr; mais la corde est tout au moins un appui moral incontestable.

Après deux ou trois plongeons de ce genre, nous trouvons une mince corniche que nous suivons du Nord au Sud, pas longtemps du reste; bientôt le chemin se trouve barré par une énorme plaque saillante, surplombante, presque verticale, qu'il nous faut franchir en nous livrant aux oscillations incertaines d'une corde pendant librement dans le vide. Viennent ensuite deux cheminées assez inoffensives, et de nouveau plus rien devant nous! Cette fois-ci, c'est une échelle à corde solidement attachée à deux anneaux de fer qui nous rend la descente possible; la difficulté n'est pas grande : ce serait pourtant exagérer que de la recommander à qui serait sujet au vertige. La position inclinée de l'échelle qui d'un rocher à l'autre nous force à descendre en regardant le ciel, le mauvais état des échelons, l'abîme qu'on devine sous soi en font un des endroits les plus désagréables de la descente.

Aussi est-ce presque avec un soupir de soulagement qu'au bas nous retrouvons une bonne corde, bien verticale qui, par le plus court chemin, nous conduit à un charmant petit névé bordé de falaises magnifiques. De là, par d'autres cordes, nous atteignons en quelques minutes le col Félicité (1), petite brèche taillée dans

(1) Ainsi nommé du nom de Félicité Carrel, une jeune fille faisant partie de l'expédition qui découvrit ce passage.

l'arête, à l'endroit même où celle-ci voit tout à coup son angle d'inclinaison diminuer. C'est pour ce moment la fin des difficultés. Encore quelques cheminées aisées à descendre, quelques éboulis à traverser et nous arrivons au col de l'Épaule (4,250 mèt.) échancrure qui sépare le dernier piton du Cervin de l'arête Tyndall.

Cette fente de rocher en 1862 arrêta Tyndall lors de sa célèbre tentative. « Nos espérances « brisées, écrit-il, nous nous assîmes en face du « sommet qui, à 200 mètres de nous, nous défiait toujours. » En réalité, cela ne se comprend guère, la traversée de l'échancrure, d'une profondeur de dix mètres tout au plus, ne présentant aucun embarras sérieux. Au fond est un petit monticule de pierres établi par les Carrel, qu'il faut franchir d'un seul pas, d'où le nom d'enjambée donné par les Valtournanchois à ce passage.

Quant à l'ascension du bastion qui de l'autre côté borde le col, c'est une grimpade assez amusante que l'absence de neige rend aujourd'hui encore plus simple.

Une fois en haut, nous faisons quelques pas; puis profitant d'un étroit espace plan qui se trouve sur le versant sud de l'arête, nous nous arrêtons pour déjeuner et jouir de la vue qui embrasse tout le côté italien de la montagne.

Voici d'abord, derrière nous, semblable à un donjon des vieux temps, avec ses pans de mur absolument lisses, ses tourelles, ses crénelures,

le pic final, dont nous venons d'opérer la descente. Vu d'ici, il a vraiment l'air inaccessible et, n'étaient ces cordes et cette échelle qui là-haut marquent d'une longue trace blanche le chemin que nous venons de suivre, nous en serions à nous demander si c'est vraiment par là que nous avons passé. Cette route n'est d'ailleurs pas la seule, paraît-il, par laquelle on ait atteint le sommet du côté italien.

A gauche et à droite, les guides nous en montrent deux autres. La première, une étroite galerie courant le long de la montagne, jusqu'à l'arête N.-O, par laquelle on complète ensuite l'ascension, n'a été suivie que lors des deux premières expéditions effectuées par l'Italie (1). Le second chemin (2) qui n'a été que temporairement en usage, traverse vers la droite le bastion italien du pic final, pour aboutir directement au sommet suisse. Actuellement le chemin suivi par nous est le seul en usage (3).

Reportons maintenant notre regard sur ce qu'il nous reste encore à descendre. Voici d'abord entre deux abîmes béants, la suite de l'arête Tyndall, mur gigantesque aux parois hérissées d'un monde de rochers multiformes, dont

(1) La première par Jean Antoine Carrel et Jean Baptiste Bich; la seconde par le même Carrel avec M. Crawford Grove.

(2) Découvert par le guide Aymonod.

(3) Découvert par cinq guides de Valtournanche : les trois Maquignaz et les deux Carrel, accompagnés de la jeune fille Félicité Carrel.

le faîte crénelé s'étend à peu près horizontal de l'endroit où nous sommes, jusqu'à un tourillon de neige, appelé Pic Tyndall. Là la pente augmente soudain ; l'arête, littéralement ravagée par le temps, s'abaisse en précipices successifs jusqu'au col du Lion : c'est la fameuse Crête du Coq, série merveilleuse de rochers aux formes les plus étranges que l'on puisse rêver. A gauche, à mille mètres au-dessous du col, les derniers névés du glacier du Mont-Cervin(1) ; plus bas encore, le riant Valtournanche avec ses prairies et ses bois de mélèzes, son ruisseau argenté et ses troupeaux de moutons, tableau tout de joie et de paix contrastant singulièrement avec les horreurs sublimes du monde de pierre qui nous entoure ici en haut !

Au moment de nous mettre en route, nous entendons des appels ; ce sont les deux caravanes de *Herr Doctor* et des Anglais qui là-haut descendent avec une lenteur calculée les rochers surplombant l'échelle de corde. Nous leur répondons en leur souhaitant d'atteindre au moins avant la nuit la cabane de la Grande Tour.

La traversée de l'arête Tyndall, que pendant une demi-heure nous allons suivre et qui sépare ici le versant suisse du versant italien, est unique en son genre et émouvante au plus haut point. La crête, à peine large de deux ou trois mètres, bordée de part et d'autre par l'abîme et recou-

(1) On nomme ainsi le glacier qui s'étend à la base de la montagne du côté italien.

verte d'une croûte de neige glacée en forme de lame de couteau dans laquelle le guide de tête est souvent obligé de tailler des marches, n'offre nul point d'appui; si l'un de nous venait à glisser, celui qui le suit n'aurait qu'une chose à faire, se jeter de l'autre côté pour faire contre-poids.

Les nombreuses dents dont la crête est hérissée rendent la difficulté encore plus grande : suivant leur dimension et leur forme, il faut soit les escalader pour redescendre de l'autre côté, soit les côtoyer, ce qui est encore plus désagréable, vu l'état de désagrégation des rochers.

Le pic Tyndall (4,240 mèt.) une fois passé, la vraie descente commence. Voici d'abord, étroite et glissante, une arête de neige que le piolet de Supersacco travaillant sans relâche a vite fait de transformer en escalier de glace. Malgré cela, la descente est loin d'en être agréable. Un faux pas à gauche ou à droite, et, d'un côté comme de l'autre, nous faisons dans le vide un plongeon de près de mille mètres. Aussi est-ce plutôt avec plaisir que nous retrouvons le rocher, bien qu'ici ce ne soit pas encore la grande route, comme le fait spirituellement observer Payot. La partie de l'arête que maintenant nous suivons, ressemble en effet assez exactement à un escalier gigantesque sur chacune des marches duquel on aurait, pour intercepter le passage, roulé un rocher suffisamment encombrant. Heureusement qu'entre le rocher et l'abîme il reste toujours

une petite bande d'environ 30 centimètres de largeur, sur laquelle, en s'aplatissant bien contre la pierre, on peut à la rigueur passer. La corde que, devant et derrière nous, les guides tiennent tendue, sert de rampe. La descente des marches elles-mêmes, d'une hauteur de deux à trois mètres, ne présente guère de difficultés, grâce aux nombreuses saillies dont la main du temps les a pourvues. Aussi, pendant quelque temps, le chemin est-il plutôt praticable. Peu à peu cependant, les difficultés recommencent ; les dents de la crête de plus en plus nombreuses, de plus en plus dures à contourner, nous barrent continuellement le passage, nous faisant envisager comme proche le moment où l'arête deviendra impraticable. Bientôt, en effet, nous atteignons le col Tyndall, petite brèche taillée à vif dans le rocher et bordée de l'autre côté par un énorme bloc de pierre absolument inattaquable : force nous est de quitter la Crête de Coq.

Quitter la Crête de Coq ! au premier abord le souhait paraît chimérique ! A droite comme à gauche, pas un défaut de rocher, pas un indice de couloir qui pût permettre la descente. Mais, voici le bout d'une corde à nœuds solidement rivé à une pierre. C'est le chemin, assure Supersacco. En avant donc !

Le passage est d'ailleurs loin d'être aussi difficile qu'au premier abord on serait tenté de le croire. La corde, une double corde à nœuds, d'une dizaine de mètres de longueur, est un

auxiliaire précieux auquel on peut en toute sécurité se livrer; et le rocher, tout délabré qu'il soit, n'en est pas moins pourvu d'étroites saillies sur lesquelles tous les deux ou trois mètres on peut se reposer un moment. Pour la tête, en revanche, c'est une rude épreuve que cette descente verticale au milieu d'un monde de rochers que leur proximité immédiate fait paraitre encore plus monstrueux. A droite, à gauche, au-dessous de soi, on devine l'abîme; et la grêle de petites pierres qui avec un pétillement continu vont s'y engloutir, vous démontre suffisamment quelles seraient ici les suites d'une dégringolade.

Comme pour nous en rendre l'idée encore plus présente, c'est justement ce moment que choisit le piolet d'Augustin pour s'échapper des mains de son maître et s'en aller de ricochet en ricochet, tel le boomerang des Australiens, se planter dans un petit névé à deux pas de l'abîme.

Une fois en bas de la corde Tyndall, ainsi nommée du nom du savant qui le premier découvrit ce passage et y laissa une corde en redescendant, nous trouvons de bons rochers moins escarpés et quelques minutes après, nous atteignons le *Linceul*, long et étroit névé allant de la paroi de rocher que nous venons de descendre jusqu'aux précipices qui nous séparent du glacier du Mont-Cervin.

Le *Linceul!* Ce nom n'est justifié ni par le souvenir de quelque accident mortel ni par la pré-

sence de dangers suggérant l'idée d'une mort possible. Et pourtant, il s'harmonise bien avec le ton général des choses qui nous entourent. Ici plus qu'ailleurs, l'horreur sublime de ce paysage étrangement tourmenté s'impose à l'esprit. Tout, depuis cette série fantastique de pierres tombales qui là-haut, sur la crête de Coq, dressent vers le ciel noir leurs pointes menaçantes, jusqu'à cet abîme effrayant qui à chaque instant semble nous appeler, tout est ici funèbre, presque surnaturel. De ces blocs énormes dont le moindre suffirait pour nous écraser, de ces précipices sans fond dans lesquels le moindre faux pas nous entraînerait, des difficultés sans nombre contre lesquelles, à chaque instant, nous nous débattons, une idée se dégage dominante : celle de notre faiblesse, de la fragilité de notre existence. Et voilà ce que symbolise le nom de linceul donné à cette étroite bande de neige blanche perdue dans la fantasmagorie brune des rochers qui nous entourent.

Un moment d'arrêt pendant lequel Alphonse Payot, attaché au bout de la corde, opère le sauvetage du piolet d'Augustin et nous continuons notre route sur le *Linceul*. La marche, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, n'y est pas aussi commode que nous l'avions supposé. La neige gelée, inclinée suivant un angle de plus de 45 degrés vers l'abîme, n'inspire aucune confiance. Aussi, pour plus de sûreté, nous tenons-nous autant que possible contre le rocher de fa-

çon à pouvoir, le cas échéant, nous y retenir.

Le *Linceul* passé, l'inclinaison toujours croissante des rochers que nous traversons nous force bientôt à remonter jusqu'à une corde horizontale qui nous remet sur l'arête. Là, la marche de tout à l'heure reprend encore plus émouvante, car ici les blocs dont est hérissée la crête ont des proportions de véritables tours.

Bientôt nous arrivons à une brèche assez profonde qui nous sépare de la Grande Tour, le dernier bastion de cet immense mur crénelé.

De nouveau il nous faut quitter l'arête, de nouveau une corde fixée au rocher nous montre le chemin. La descente est ici moins aisée, car si la qualité de la pierre est meilleure qu'en haut, la corde, par contre, descendant obliquement le long du rocher, est une gêne plutôt qu'un appui.

Aussi les guides de Valtournanche ont-ils donné à ce passage le nom de Mauvais Pas qu'il mérite bien autrement que l'inoffensif rocher voisin de la Mer de glace décoré du même nom.

Le couloir relativement peu incliné qui suit le vallon des Étançons ne présente aucune difficulté sérieuse. La traversée de la base de la Grande Tour, par contre, demande assez de soins en raison de l'étroitesse de la corniche qu'il faut suivre et du mauvais état dans lequel le rocher se trouve partout ici. Le passage n'est heureusement pas long, et bientôt, à un tournant du rocher, nous apercevons les deux cabanes italiennes, La première, *Capana alla gran Torre,* située au pied

même de la Grande-Tour, n'est plus guère fréquentée en raison de l'humidité que produit la neige amoncelée tout autour; la seconde, par contre, perchée cinquante mètres plus bas sur un rocher s'avançant au-dessus de l'abîme, est assez confortable. On y accède directement par les degrés de la Tour, série de plaques assez raides et glissantes auxquelles plusieurs cordes sont fixées.

Arrivés vers 1 heure à la cabane, nous y faisons une courte halte tant pour attaquer nos provisions que pour admirer la vue, unique en son genre.

Nous sommes ici en plein royaume de la pierre : de quelque côté que notre regard se porte, ce sont partout les mêmes formes étranges, taillées au hasard, dans le rouge brun du rocher. Devant nous, merveilleuse entre toutes, la Grande Tour, étonnante épave de formations passées laissée au seuil de ce monde de ruines comme pour en garder l'entrée; plus loin, montant en brusques saccades vers le sommet, la Crête du Coq, mur gigantesque à crénelures fantastiques, série incroyable de formes tordues et tenaillées par le temps, maintenues là-haut par un inconcevable prodige d'équilibre. A droite, à gauche, tout n'est que ruines et de ce délabrement général, de cet amoncellement inerte de rochers sans vie se dégage, toujours persistante, énervante, cette idée de désolation et d'abandon absolus qui continuellement force notre regard à aller chercher pour s'y reposer

les vertes prairies et les bois de mélèzes du riant Valtournanche.

Les premiers pas après la cabane sont trompeurs : un bon petit névé, quelques plaques sans importance ; toute difficulté semble dès à présent passée. L'illusion, malheureusement, ne dure guère et bientôt, à un tournant de rocher, nous nous trouvons de nouveau face à face avec la réalité représentée ici par une cheminée absolument verticale, taillée à vif dans l'énorme tour de pierre qui supporte la cabane.

Ce passage connu sous le nom de *la Cheminée* a aussi son histoire. C'est là que longtemps vinrent se briser les efforts des premiers explorateurs du Cervin. C'est là que périrent le 7 août 1893, victimes de leur témérité, le jeune André Seiler, neveu de l'hôtelier de Zermatt, et son guide Biener. Leurs compagnons, qu'ils avaient laissés au pied de la Cheminée, les virent passer dans les airs à quelques mètres d'eux toujours attachés ensemble, et aller, de ricochet en ricochet, s'ensevelir dans une crevasse du glacier du Lion.

La descente, facilitée ici comme ailleurs par une corde à nœuds rivée à la pierre, ne présente d'ailleurs pas de difficulté extraordinaire, d'autant plus que les rochers qui, de toute part vous entourent, sont plutôt une aide qu'un embarras.

Une fois en bas, nous traversons un névé triangulaire qui de gauche à droite nous conduit à des rochers plus praticables. Puis, la descente

recommence monotone, interminable, énervante par la continuité de difficultés, peu importantes, il est vrai, mais se succédant sans relâche. A chaque instant, on peut se croire à quelques minutes du col; le moment d'après, un tournant vous dévoile une nouvelle série de rochers à descendre. Comme échelle de comparaison nous avons, en face de nous, la tête du Lion (3,723 mèt.), magnifique rocher remarquable par sa forme étrange et sa structure en couches de schiste infiniment minces et irrégulières qui le font ressembler à un de ces gâteaux désignés par les pâtissiers sous le nom de mille-feuilles. Longtemps nous en dominons encore le faîte, puis, peu à peu, à mesure que nous descendons, le Lion dresse sa tête, de plus en plus orgueilleuse.

Enfin, de plaque en plaque, de cheminées en cheminées, après avoir pendant plus d'une heure usé nos mains aux innombrables cordes dont on a ici, à tort et à travers, chargé la montagne, nous prenons pied sur le col (3,577 mèt.) Il est près de deux heures et il nous reste encore mille mètres à descendre pour arriver au glacier du Mont-Cervin; mais, tout à la joie d'avoir atteint le but immédiat de nos efforts, nous ne pensons guère à ce qu'il nous reste à faire.

Le col du Lion! Je n'essayerai même pas dans les lignes que je lui consacre de célébrer dignement les beautés pour ainsi dire classiques de ce passage fameux entre tous. Qui ne

connaît, pour l'avoir vue au moins en image, cette étroite bande de neige, lancée d'un rocher à l'autre comme un pont suspendu entre deux abîmes béants?

De quelque côté qu'on regarde, tout ici est merveilleux. Devant nous, ce sont les prodigieux pans de rochers absolument verticaux de la tête du Lion; derrière nous, les grandes plaques, les ruines étonnantes du Cervin. A droite, du côté suisse, en nous penchant au-dessus d'une corniche de neige, nous apercevons, à mille mètres au-dessous de nous, les crevasses bleues et vertes du glacier de Tiefenmatten. A gauche, entre deux murs de rocher rouge, un long couloir blanc conduit jusqu'au glacier du Mont-Cervin. Ajoutez à cela, d'un côté, les merveilles de la Dent Blanche, du Rothhorn et du Gabelhorn, de l'autre, les charmants paysages du Valtournanche ayant en arrière-plan les vertes montagnes d'Italie, et vous aurez une faible idée de ce qu'est le col du Lion.

C'est ici que, prenant à gauche pour descendre sur le versant italien, nous quittons la ligne de l'arête frontière suivie jusqu'à présent depuis le sommet du Cervin dans la direction Est-Ouest.

La traversée du col du Lion comme col, c'est-à-dire du glacier du Mont-Cervin à celui de Tiefenmatten, d'Italie en Suisse, n'a été effectuée que deux fois (1).

(1) La première par l'Anglais Mummery, la seconde par l'Allemand Gussfeldt.

Si en effet l'ascension du côté italien n'est qu'un jeu pour un touriste entraîné, la descente du côté suisse, par contre, est, avec son couloir de glace presque à pic et ses rochers en complète décomposition, un des chemins les plus dangereux et les plus difficiles qui aient été suivis jusqu'à ce jour.

Pour nous heureusement qui le prenons en arête, le col se montre vraiment bon enfant.

De l'autre côté, par exemple, la marche redevient difficile ; tandis qu'à notre gauche une pente de glace de 45 degrés mène tout droit à l'abîme, à droite nous sommes forcés de longer les rochers verticaux, quelquefois même surplombants, qui forment la base de la tête du Lion. Souvent, ces rochers forment des angles saillants; souvent, au contraire, ils se creusent en grottes remplies de neige. Aussi n'avance-t-on qu'avec la plus grande prudence, un à un, de façon à ce qu'une partie de la caravane soit toujours prête à retenir l'autre. Dans les rochers nous voyons des anneaux avec des restes de cordes qui doivent grandement faciliter ce passage. Cette année, malheureusement, la neige a tout emporté et on n'a pas songé à en mettre de nouvelles. La traversée peut aussi, paraît-il, être beaucoup plus longue quand l'état de la neige vous force à tailler des marches tout du long. En ce cas, elle peut même être dangereuse comme le prouve un accident dont Whymper, lors d'une de ses premières tentatives, faillit

être victime. L'Anglais descendait tout seul du col du Lion quand, en essayant de tourner un des coins saillants de la montagne il perdit pied et s'en alla par bonds progressifs, descendre un couloir qui l'eût directement mené à un précipice, si, au dernier moment, un rocher providentiel ne l'avait retenu par le pan de son veston !

La traversée, malheureusement, ne dure guère longtemps. Je dis malheureusement ; car, malgré les difficultés ici accumulées, cette marche entre d'énormes pans de rochers bruns étrangement gercés par des siècles de convulsions et d'intempéries et, d'autre part, d'insondables précipices aux parois revêtues de neige et de glace, est des plus grandioses.

Encore quelques pas et nous contournons l'arête sud de la tête du Lion ; puis après quelques plaques de neige sans importance nous commençons la vraie descente par une de ces petites arêtes de pierre taillées en escalier qui forment ici, pour ainsi dire, l'armature de la montagne. Bientôt d'ailleurs celle que nous suivons obliquant par trop vers les précipices de la gauche, il nous faut passer à une autre que Whymper a baptisée *the great Staircase*... Ce nom est peut-être un euphémisme, mais n'ayant guère été gâtés jusqu'à présent sous ce rapport, nous trouvons le grand escalier tout à fait digne de cette désignation. Aussi la marche s'accélère-t-elle, surtout grâce à quelques glissades, un peu

mouillées, il est vrai, que nous effectuons sur de bonnes plaques de neige, et bientôt nous rencontrons les premières traces du chemin qui mène à Breuil. Nous ne devons malheureusement pas le suivre longtemps; notre but immédiat étant le glacier du Mont-Cervin, qui s'étend le long de la montagne du côté italien, et en forme la base sud-est, il faut prendre à gauche.

De nouveau la marche devient plus dure : coup sur coup nous descendons plusieurs ravins presque à pic, remplis d'atroces cailloux, véritable supplice pour les pieds. Aussi, est-ce avec un joyeux hourrah que nous saluons les premières plaques de neige du glacier du Mont-Cervin : il est 3 heures et demie.

Courte halte pour goûter, exactement au-dessous du col du Lion. Là-bas, sur la Crête de Coq, nous apercevons d'imperceptibles silhouettes qui se détachent sur le ciel bleu, sans doute les deux caravanes que nous avons laissées derrière nous.

Rien à dire des deux heures suivantes. Montée pénible, horriblement fastidieuse sur la neige fondue de l'immense glacier qu'il nous faut traverser pour regagner la Suisse. Pour rompre la monotonie du chemin, le Cervin, il est vrai, est là, avec ses flancs abrupts surgissant tout à coup à quelque cent mètres de nous de leur piédestal de neige et de glace. C'est la première fois que de ce côté le monstre se présente à nous : aussi ne nous lassons-nous pas

d'admirer ce monde étrange de rochers de toutes formes, de toutes couleurs, sillonné de longs couloirs de glace et d'immenses plaques de neige.

Un regard aussi pour la route que nous venons de suivre! Voici le sommet! Vu d'ici, il a un air de plate-forme contrastant étrangement avec celui que, de Zermatt, on est habitué à lui voir. Voici la ligne merveilleuse se détachant sur l'horizon : l'Épaule, l'arête Tyndall scintillante de neige glacée, la Crête du Coq plus délabrée que jamais, la Grande-Tour avec ses deux cabanes, le col du Lion sur un fond de ciel noir. Est-il possible que vraiment nous ayons été là-haut!

Enfin, vers 5 heures et demie, nous arrivons au pied du Furggenjoch, et, après quelques minutes de rude escalade, au col lui-même, situé au pied de l'arête Est du Cervin et frontière de Suisse.

Là, une déception nous attend. Nous comptions ne faire qu'une glissade jusqu'au glacier de Furggen qui en bas étend sa langue blanche vers les pâturages de Zermatt, et voilà qu'il nous faut encore descendre une longue moraine aux pierres roulantes sur laquelle sans interruption les chutes se succèdent.

Heureusement tout a sa fin : un dernier saut par-dessus une énorme crevasse qui nous sépare du glacier, et la course reprend de plus belle sur la glace bien unie, tandis qu'autour de nous les montagnes, aux derniers rayons du soleil couchant, s'embrasent de mille teintes différentes.

A 6 heures et demie nous retrouvons le chemin

de la moraine que la veille nous avions quitté pour monter au Hoernli et, à sept heures, nous atteignons l'hôtel du Lac-Noir. Une demi-heure de repos pour boire avec les guides à la santé du géant de pierre qui s'est montré pour nous si aimable, et nous repartons dans la nuit noire, à la lumière d'une lanterne que, comme un feu follet, Payot fait danser devant nous.

A 9 heures et demie, enfin, entrée triomphale à Zermatt où mon frère et ses compagnons étaient, par le versant Suisse, arrivés deux heures avant nous.

Nous allons souper et nous coucher. Nous avons bien gagné notre repos : il y a plus de dix-huit heures que nous sommes en route.

Deux jours après, nous quittons Zermatt par le col d'Hérens, et encore une fois nous revoyons le Cervin sous un nouvel aspect.

Bien des fois encore, je l'espère, nous apercevrons, surgissant des neiges du Valais, sa corne gigantesque. Mais désormais ce ne sera plus avec un sentiment de désir non satisfait que nous y porterons notre regard : le Cervin est pour nous entré dans la catégorie des vieilles connaissances.

Juin 1899.



ARRIVÉE DE LA CARAVANE D'AMIS AU LAC NOIR.

Toutes les photographies reproduites dans ce volume ont été prises par les princes Antoine et Louis d'Orléans au cours des ascensions dont le récit est réuni ci-dessus.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie
8, rue Garancière

